

1 fr. 50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE

24 pages

PARAIT LE JEUDI

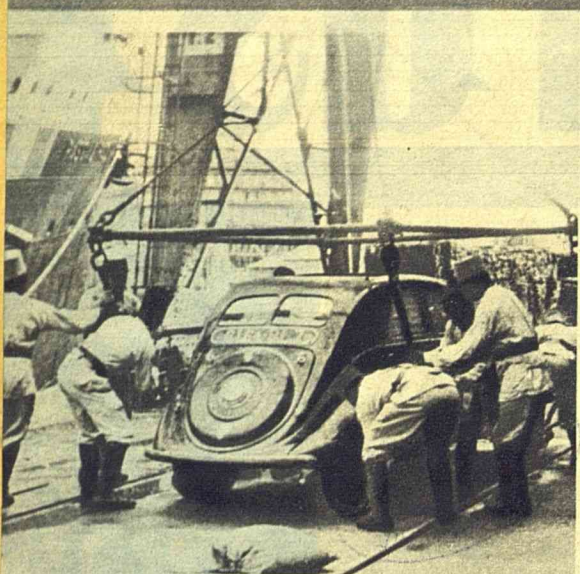
regards



VISAGES de HONGRIE

Photos N. MULLER

REGARDS SUR L



A Marseille, les soldats sénégalais ont été employés au déchargement des navires qui venaient d'entrer dans le port. Cette attitude des pouvoirs publics a provoqué une compréhensible émotion parmi les dockers qui défendent leurs droits et leurs salaires, et parmi la population solidaire de leur mouvement.



M. Edouard Daladier a prononcé dimanche un discours radiodiffusé. Le président du Conseil a mis en avant la nécessité, pour éviter une crise financière, d'aménager la loi de 40 heures, c'est-à-dire d'y renoncer pratiquement. Les travailleurs sont pourtant ardemment attachés à cette conquête du Front populaire, et pensent que pour combattre la crise, il faut s'en prendre aux spéculateurs contre le franc et aux oligarchies qui sabotent la production.



Voici deux ans, le 21 août 1936, mourait, à Sébastopol, Eugène Dabit, à l'âge de 38 ans. L'auteur de « Hôtel du Nord », de « Petit Louis », de 10 autres livres pleins de tendresse et d'humanité, était un fidèle ami des humbles, des opprimés, dont il avait épousé la cause. Ses amis et ses lecteurs conservent pieusement son souvenir.



Au cours d'un meeting aérien mondiale. « Lons-le-Saulnier, le magnifique parachutiste James Williams, recordman du monde, s'est écrié au moment de sa chute : « Un de nos collaborateurs avait récemment photographié, alors qu'il avait son parachute, cet ardent téméraire jeune homme. »



Une phase des tirs d'artillerie de campagne, à Neustettin, au cours des manœuvres d'automne de l'armée allemande. Celles-ci ont commencé le 15 août. Durant douze semaines, le nombre d'hommes sous les armes sera constamment de 1.350.000. Dans l'Ouest, les travaux de fortifications occupent 400.000 hommes, qui peuvent être retenus 6 mois loin de leurs foyers par le décret sur « la mobilisation des travailleurs ». Les réservistes sont convoqués en masse, les véhicules réquisitionnés pour la durée des manœuvres dans plusieurs régions. Ces préparatifs d'une ampleur sans précédent coïncident avec les violentes attaques de la presse nazie contre la Tchécoslovaquie et l'insolence des hénleiniers, ont créé en Allemagne un réel malaise, et l'opinion anglaise également s'en est émue.



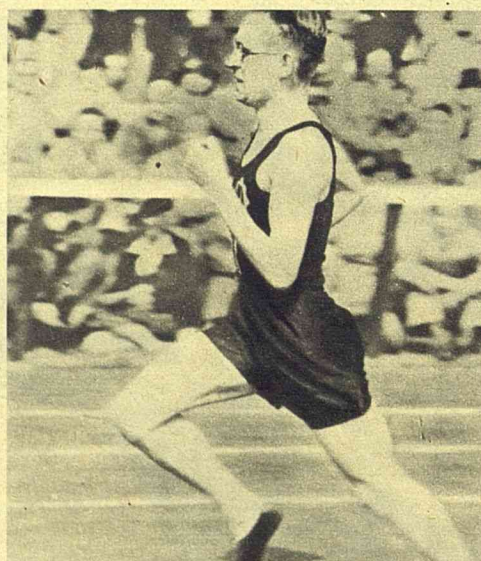
Dimanche a eu lieu l'inauguration du refuge Vallot, installé sur le Mont Blanc à 4.362 mètres d'altitude. Elle se fit d'ailleurs à distance, du refuge de Tête Rousse (3.164 mètres) où le mauvais temps arrêta la caravane officielle. M. Rognon, radioreporter du Poste Parisien, a succombé à une congestion au refuge Vallot. On voit ici un porteur chargé de matériel de construction arrivant au dôme du Gouter.



Les tubes de cheddite trouvés chez le cagouillard Méténier ont été détruits. Cette vue prise pendant l'explosion donne une idée des ravages qu'ils auraient pu causer. En prison tous les cagouillards assassins !



Bientôt le premier mois en « R ». Nous pourrions manger des huitres... si elles ne sont pas trop chères ! Voici une parqueuse



Le merveilleux et sympathique petit coureur anglais Sydney Wooderson, déjà détenteur du titre mondial du mille, a battu samedi dernier les records du monde du demi-mille en 1' 49" 2/10 et du 800 m. en 1 h. 48" 4/10. Wooderson, qui évoque pour nous notre grand Ladoumègue, sera la grande vedette des Championnats d'Europe d'Athlétisme qui se dérouleront à Paris au début du mois prochain.



Enfin, un athlète français détient avec régularité la grande classe internationale. Dimanche dernier, le coureur Prudent Joye a couvert le 400 m. haies en 53", battant ainsi son propre record de France qui était de 53" 4/10. Prudent Joye, un des favoris des prochains Championnats d'Europe, causera sans doute des surprises aux Jeux Olympiques de 1940.



La remarquable actrice Katherine Hepburn incarnera Amelia Earhart dans un film qu'on tourne à Hollywood sur la vie aventureuse et héroïque de la grande aviatrice disparue

La guerre hommes sa municipalité aux Japonais nécessaire.

Le général en voyage fabriques Gœring et Vuillemin



meeting aérien
magnifique par
Williams, recon
est écarté au st
teurs avait réce
alors qu'il aju
e, cet ardent
une homme.

mondiale. « La civilisation n'est pas nationale, dit-il, elle est internationale. » Il a condamné énergiquement « la caporalisation antidémocratique » des Etats totalitaires.

Washington l'avertissement aux nations agressives qu'elles doivent compter avec les Etats-Unis. Son discours signifie pratiquement que la « loi de neutralité » est caduque et que les Etats-Unis coopéreront avec les nations démocratiques.



Les républicains espagnols maintiennent magnifiquement les avantages acquis sur le front de l'Ebre, et ont fléchi de grosses pertes aux rebelles. Voici un pont sur l'Ebre construit par les gouvernementaux.



Juan Negrín, chef du gouvernement espagnol, a remanié son cabinet en quelques heures, et est parti au Congrès de physiologie de Zurich. L'armée, le peuple et les partis ont affirmé leur union autour du Gouvernement.



La guerre coûte cher au Japon. Des hommes sandwichs sont employés par la municipalité de Tokio pour demander aux Japonais de se restreindre au strict nécessaire. L'ère des privations continue.



Un aspect du récent Congrès National des vieux travailleurs. Ils ont réclamé la retraite qui leur est due et demandé la convocation des Chambres. Va-t-on encore, après cette émouvante manifestation, refuser aux vieux ce qu'on leur a depuis longtemps promis.



Le conflit du port de Marseille entre patrons et dockers se trouve prolongé par la mauvaise volonté des premiers. On voit ici la délégation des dockers au ministère du Travail, accompagnée de Racamond (à droite), secrétaire de la C.G.T. Les dockers demandent le rajustement de leurs salaires.



Le général Vuillemin s'est rendu à Berlin, en voyage officiel. Il a visité différentes fabriques et a été reçu notamment par Goering et par Hitler. Ci-dessus le général Vuillemin (à gauche) conversant avec le général Milch.



Charles Lindbergh s'est rendu à Moscou avec sa femme. On voit ici l'illustre aviateur, à Varsovie, dans son avion, au départ pour la capitale soviétique. Lindbergh a assisté, aux côtés de Staline, à la grandiose fête annuelle de l'aviation.



Après deux ans de service militaire, c'est avec une joie bien compréhensible que les « anciens » accueillent leur libération. Voici, à la gare de l'Est, « ceux de la classe » arrivant de la ligne Maginot.

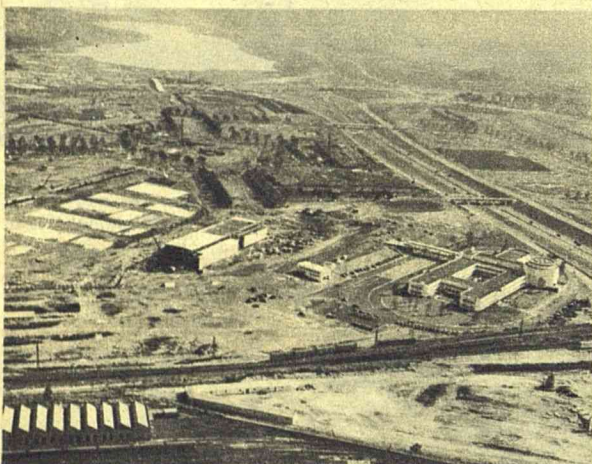
rice Katherine
melia Earhart
ourne à Holly-
tureuse et hé-
iatrice disparue

à l'ombre des gratte-ciel NEW-YORK vous propose une image du MONDE DE DEMAIN

Le 30 avril 1939, l'Exposition Internationale de New-York ouvrira ses portes, à condition que le monde ne soit pas encore mis hors de ses gonds et que rien d'imprévu ne survienne. (A notre époque, il faut toujours s'entourer de beaucoup de circonspection.) Elle présentera à ses visiteurs étonnés, sous la devise générale « Constructions du monde de demain », des merveilles jusqu'à présent insoupçonnables et inédites sur notre globe.

CE QU'EST DEVENUE UNE MONTAGNE DE DETRITUS ET DE CENDRE

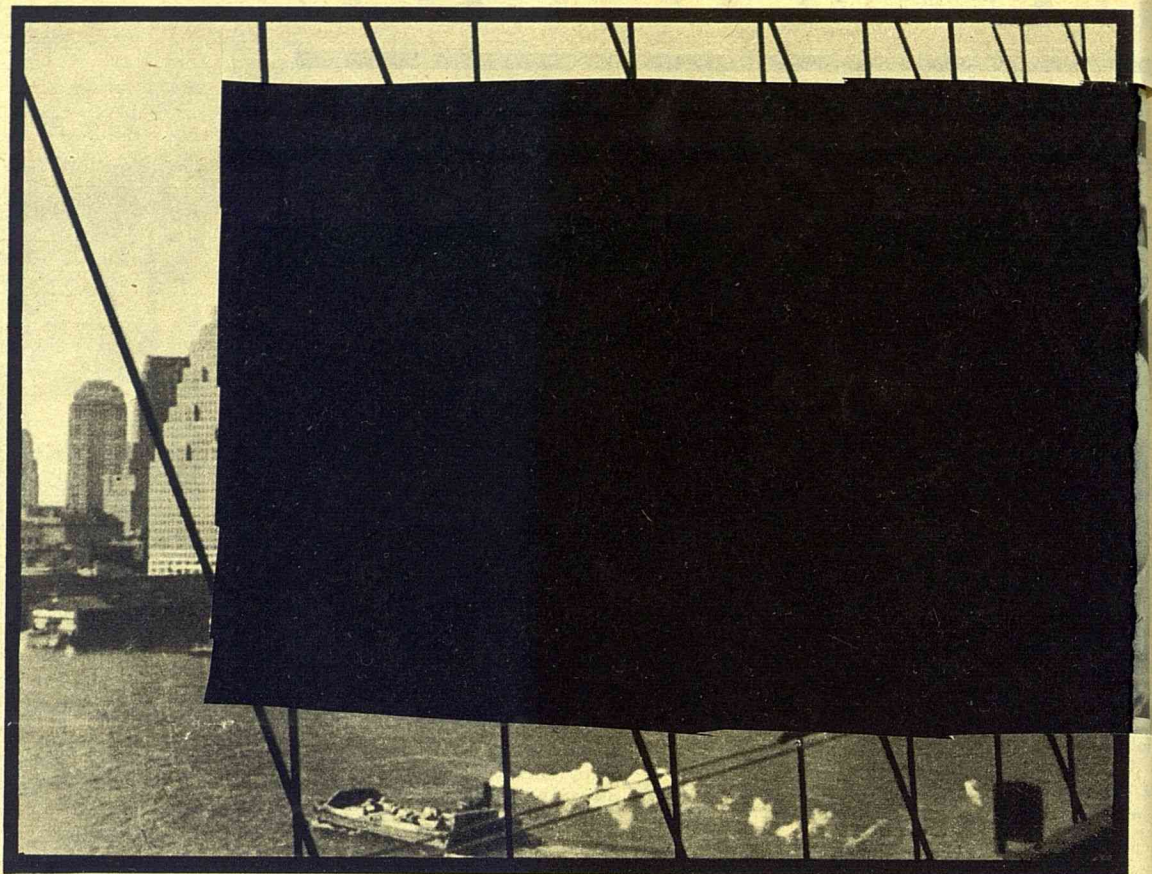
Pour les organisateurs de l'Exposition Internationale de New-York, se posa avant tout la question de son emplacement. A vrai dire, cette question se trouva aussitôt résolue par le fait qu'on ne pouvait la situer ailleurs que sur l'immense terrain vague à proximité du centre de la ville, terrain que les plans de la ville baptisent avec un euphémisme touchant « Flushing Meadows », soit Prés Florissants. En réalité, ce terrain n'était jusqu'à ces derniers temps, qu'un marécage renfermant dans son milieu une montagne de détritits et de cendre formée par trois siècles. Son volume se monte à 50 millions de yards cubes. La nécessité dans laquelle on se trouvait d'accepter ce lieu peu accueillant pour l'emplacement de l'Exposition, obligea les organisateurs à ordonner des tra-



Il y a 2 ans, ce terrain situé aux portes de New-York, était un immense marécage où se jettait les détritits de la ville. Dans un an, il sera le centre du monde.



La foule va assister au coulage des fondations du « trylon », immense obélisque à 3 faces de 210 mètres de haut, qui dominera toute l'Exposition.



vaux gigantesques. Ceux-ci commencèrent il y a deux ans. Des grues, des tracteurs et toutes sortes d'autres machines attaquèrent la montagne, des dragues fouillèrent le marécage et aplanirent son sol. Jour et nuit, le travail se poursuivit. Dès la tombée du jour, des projecteurs inondaient de lumière le chantier, empêchant les habitants du quartier de dormir. A présent, le miracle est accompli. Sur l'emplacement de la montagne d'ordures, d'il y a deux ans, on a posé des conduites d'eau et de gaz, le réseau téléphonique et les fils électriques, deux énormes lacs s'y reflètent au soleil, des milliers d'arbres furent apportés de New-Hampshire et de Maryland, leurs racines entourées de grosses mottes de terre et les branches recouvertes de cire afin qu'ils ne souffrent pas de la transplantation.

SOIXANTE DRAPEAUX SOUS LA BANNIERE DE LA LIBERTÉ

L'emplacement s'étend sur une superficie de près de 5 kilomètres carrés; le président de l'Exposition, M. Grover A. Whalen, et ses collaborateurs ont par conséquent une chance magnifique de réaliser les rêves des Américains et offrent toutes possibilités aux soixante Etats qui ont annoncé jusqu'à ce jour leur participation. Les 60 drapeaux de ces 60 Etats flottent déjà sur le terrain à l'ombre de la bannière récemment créée de l'Exposition. Cette bannière montre, entre ses bandes oranges et bleues, la tête et la torche de la statue de la Liberté, symbole de la démocratie américaine.

Les gigantesques travaux entrepris sur les « Prés Florissants » permettent d'ores et déjà aux Américains de jongler avec les chiffres : à en croire les statistiques, les 30.000 ouvriers qui construisent les 300 pavillons de l'Exposition, aideront les U.S.A. à encaisser des recettes de l'ordre de 1 billion de dollars. C'est à cette somme vraiment astronomique qu'on estime le total des affaires qui se réaliseront — espère-t-on — à l'occasion de l'Exposition de 1939. Les frais de construction s'élèveront à environ 60 millions de dollars qui seront presque compensés par les entrées.

MERVEILLES SUR MERVEILLES

« Constructions sans précédent sur notre planète », ainsi qualifient les Américains les édifices en voie de construction dont les modèles sont exposés aux bâtiments déjà achevés de la direction de l'Exposition. Ce qualificatif ne semble pas être exagéré, du moins en ce qui concerne les forces de ces constructions. Beaucoup d'entre elles sont le fruit d'une imagination surréaliste. Neuf grands bâtiments abriteront l'Exposition du Gouvernement américain et toute la « foire », comme l'appellent nos amis d'outre-Atlantique, sera divisée en zones d'intérêt dont chacune aura sa couleur de construction. Tout autour passera l'avenue « arc-en-ciel » présentant le spectre complet du rouge au violet. Une grande place servira aux exhibitions militaires ainsi qu'aux parades; elle pourra contenir 50.000 hommes susceptibles de se livrer avec aisance à des manœuvres.

Les Européens ont sans doute déjà entendu par-

ler de la « péricosphère », destinée à montrer de très loin l'emplacement de l'Exposition. Ce sera la plus grande boule qui ait jamais été construite par une main humaine : d'une hauteur de 18 étages, elle semblera planer au-dessus du sol comme projetée par un geyser gigantesque. A côté d'elle, le « trylon », un obélisque à 3 faces de 210 mètres de haut dominera lui aussi l'Exposition. Le fait d'avoir ces deux constructions côte à côte a une signification symbolique, exprimée par le dicton latin « per aspera ad astra ». La péricosphère symbolisera la Terre, le triangle l'aspiration humaine à s'élever de cette Terre... Les Yankees moqueurs prétendent toutefois que la boule et l'aiguille gigantesques symbolisent plutôt les emblèmes du jeu national américain de base-ball...

LE MONDE DE DEMAIN

On accédera d'abord au trylon qui servira en même temps de tour d'où l'on pourra jouir du panorama de l'Exposition, puis on passera par une passerelle dans la boule. Dans celle-ci, le visiteur apprendra quel sera l'aspect du monde de demain. Les détails de cet enseignement devront rester secrets jusqu'à l'ouverture de l'Exposition.

A côté de l'avenir, on a songé également au passé : une statue monumentale de George Washington, le héros national américain, dont on fêtera en 1939 le 150^e anniversaire de sa première élection à la présidence, sera entourée des représentations symboliques des quatre libertés fondamentales de la nation américaine.

L'extérieur des pavillons révélera déjà ce qu'ils renfermeront. Ainsi, le pavillon de la Parfumerie sera construit en forme de poudrier, celui des Compagnies du Gaz en bec de gaz d'où jaillira une longue flamme, tandis que l'industrie de la Radio exposera ses dernières inventions dans un haut-parleur. On construit actuellement un aérodrôme où chacun pourra prendre un baptême de l'air dans un avion minuscule. Les Compagnies de Chemin de Fer disposeront dans leur pavillon de tout un réseau ferroviaire. On nous promet des attractions sensationnelles ayant trait aux chemins de fer, notamment des attaques de train avec des bandits masqués armés de mitrailleuses. Un aérodrôme, pour fusées celui-là, donnera l'illusion de faire des voyages interplanétaires : « En voiture pour Mars... »

LES VACHES MECANISEES

Les New-Yorkais désignent leur Exposition comme « l'exhibition la plus aérodynamique de l'histoire ». Les bêtes elles-mêmes devront se plier à l'exigence de la forme aérodynamique. Nous verrons par exemple le « rotolactor », c'est-à-dire une laiterie de l'avenir. On y verra traire mécaniquement deux cents vaches alignées, et cette opération se répétera trois fois par jour. On verra aussi un théâtre maritime dont la scène s'élèvera dans une île au-dessus d'un lac artificiel et dont les changements de décors se feront derrière un rideau d'ondes lumineuses.

S. WOOD.

(Voir la suite page 22.)

Si les nazis attaquaient la TCHECOSLOVAQUIE que feraient les autrichiens ?

par Bertrand GAUTHIER

L'AUTRE jour, en voyant les gares de Paris remplies de cette foule innombrable de voyageurs exubérants de joie et de bonheur, je ne pus m'empêcher de songer à un autre tableau, morne et triste celui-là, qui se fût offert à nos yeux si, à la même heure, nous nous fussions trouvés dans l'une des grandes villes d'outre-Rhin. Des trains bondés à Berlin comme à Paris. Un soleil rayonnant, ici et là-bas. Des terres bénies de blé dans les plaines allemandes comme dans la Beauce. Et pourtant ceux qui, dans le Troisième Reich remplissent les trains ne partent pas en congés payés, ce sont des soldats qui se rendent aux manœuvres. Des provinces entières se transforment en places fortes. Des troupeaux d'esclaves occupés à leur construction maudissent le soleil que nous adorons. Les paysans sont chassés de leurs terres et, cependant que les avions couvrent du bruit de leurs moteurs, le ramage des oiseaux, les enfants eux-mêmes sont contraints à chanter des airs martiaux et agressifs.

De tous côtés les troupes allemandes et les sections d'assaut avancent vers les trois frontières qui, depuis l'Anschluss, séparent la « Grande-Allemagne » de la Tchécoslovaquie. Il s'agit d'exercer une pression sur ce peuple et d'intimider, par une mobilisation publicitaire, les puissances appelées à défendre cette courageuse nation à laquelle Hitler veut réserver le sort de l'Autriche.

C'est en Autriche que la campagne hitlérienne contre la Tchécoslovaquie sévit avec une véhémence plus grande encore — s'il se peut — que dans le Reich. Les préparatifs militaires ont pris, dans ce pays occupé, une extension inquiétante. Ce n'est pas étonnant. De par sa situation stratégique, l'Autriche offre à l'armée allemande un terrain idéal en vue d'une manœuvre enveloppant les frontières tchécoslovaques du côté de Bratislava à l'est, du côté de Brno au nord de la République annexée.

Voilà pourquoi, dans l'agression qu'il prépare contre la Tchécoslovaquie, Hitler a assigné à l'Autriche un rôle semblable à celui que l'Alsace-Lorraine et la Belgique jouèrent en 1914.

Il reste que le sort réservé aux Autrichiens est encore pire que ne le fut celui des habitants du Reichsland sous la botte de Guillaume II. Aux frontières austro-tchèques une cinquantaine de villages ont été évacués. Dans certaines régions de Basse-Autriche, le nombre de soldats dépasse de loin celui des habitants. On a confisqué les chevaux d'un grand nombre de paysans qui ne savent comment faire pour rentrer la moisson. Une grande partie des champs est détruite à la suite des manœuvres. Les transports de troupes et de matériel ont provoqué un embouteillage chronique du trafic ferroviaire. La pénurie des vivres fait surgir devant les Autrichiens le spectre de la famine.

Après l'avoir annexée et opprimée, Hitler est en train de sacrifier l'existence physique de la population d'Autriche. Nous n'avons rien qui soit exagéré. N'est-il pas clair qu'en cas de guerre l'Autriche serait couverte de champs de bataille ?

Seulement : les Autrichiens sont décidés à ne pas se laisser sacrifier. Ils l'ont prouvé au cours des cinq mois que dure maintenant la domination étrangère qu'ils subissent.

L'autre jour, un ami autrichien me disait : « A l'étranger, lorsqu'on parle de l'Autriche, l'on parle beaucoup, certes, de nos souffrances mais pas assez de notre lutte. » Fières paroles dignes de ce peuple qui, au moment où il subit le pire des calvaires, ne vient pas mendier l'aide de l'étranger mais est décidé, malgré tout et contre tout, à apporter sa contribution à la lutte pour la paix que mènent les nations libres. En effet, le peuple autrichien, qui dans toutes ses couches oppose à Hitler une résistance sourde, mais efficace, entrave par cela sérieusement la réalisation de ses plans d'attaque contre la Tchécoslovaquie.

Cette résistance se manifeste dans les domaines les plus divers. Elle commença le jour où les ouvriers autrichiens revenus d'un voyage forcé en Allemagne, dirent à leurs frères dans les usines la vérité sur ce qu'ils avaient vu dans le Reich. Elle s'accroît lorsque les grands dirigeants de l'Allemagne, les Goering, Ley et autres Schirach vinrent en Autriche haranguer les ouvriers qu'ils sommèrent d'abandonner leurs bonnes traditions, la *gemütlichkeit*, qui est la douceur de vivre des Autrichiens et de travailler à un rythme accéléré au profit des coffres-forts des industriels alle-

mands. Depuis, on a vu se propager en Autriche un mouvement revendicatif d'une envergure extraordinaire. Dans ce pays devenu totalitaire, quarante mille ouvriers appartenant pour la plupart à de grandes usines, firent grève, débrayèrent sur le tas, travaillèrent au ralenti, employèrent en un mot les moyens les plus divers pour s'opposer aux diminutions de salaires, aux renvois, à la prolongation de la journée de travail, etc.

Admirable est aussi l'action des femmes. L'on dit que depuis la guerre l'Autriche n'a connu des démonstrations de ménagères d'une telle envergure. Dans toutes les grandes villes elles ont manifesté contre la vie chère et la pénurie des vivres. Dans ce pays où l'on aime la bonne vie, les marchés sont devenus en quelque sorte des champs de bataille contre la Prusse.

Rien cependant n'est plus émouvant que l'action des chômeurs, surtout des jeunes. Voilà des gens qui depuis des années n'ont pas travaillé, qui même en partie, n'ont jamais pu apprendre un métier. Sur eux l'usurpateur allemand concentre tous ses efforts. Qui sait combien parmi eux, surtout au début, ajoutèrent foi aux belles promesses qu'on leur fit pour les faire venir en Allemagne. Mais, à peine les gars de Vienne furent-ils à Hambourg et connurent-ils, tant soit peu, les bienfaits des usines allemandes, qu'un désir invincible saisit leur cœur : fuir ce pays, se sauver du Reich hitlérien, retourner en Autriche, dans cette Autriche occupée, humiliée, torturée, rester en Autriche même en y crevant de faim (car ceux qui retournent ne touchent plus l'allocation de chômage et perdent le droit d'être embauchés ailleurs). Ils prennent le chemin de fer, on les arrête, ils vont en bicyclette, on saisit leurs vélos. Les voilà qui retournent à pied, mal nourris, mal habillés, guettés et traqués ; ils accomplissent pendant des journées et des semaines le long voyage qui les reconduira dans leur malheureuse patrie qu'ils aiment par-dessus tout.

Quant aux catholiques, ils n'ont pas suivi le cardinal Innitzer sur le chemin de la trahison. Les Viennois, lorsqu'ils traversent la place Saint-Etienne où se trouve en face de la célèbre cathédrale le palais de l'archevêque, se disent à basse voix : « Voici où demeure le Judas de Vienne. » Souvent, quand des prêtres rencontrent des fidèles, ces réunions prennent le caractère de manifestations contre Innitzer. De leurs chaires, des curés ont fait des sermons contre « le néopaganisme et contre tout ce qui est faux et injuste ».

Faut-il s'étonner que dans ces conditions les nazis autrichiens eux-mêmes ne se sentent pas à leur aise ? L'on sait comment ils ont protesté contre la prussianisation de l'Autriche. Leur mécontentement provient particulièrement du fait que, partout, et même dans l'appareil du parti, les Autrichiens ont été évincés par les Allemands, et c'est exprimé dans une foule de tracts et de journaux clandestins. Aujourd'hui, dans leurs milieux on partage la peur de la guerre qui remplit la majorité des Autrichiens. En Basse-Autriche, des nazis ont accompagné les paysans qui se rendirent aux sièges des autorités allemandes d'occupation pour y protester contre les préparatifs de guerre dirigés contre la Tchécoslovaquie parce que ces préparatifs militaires les précipitent dans la ruine.

Nous n'avons pas parlé de l'armée. En tant qu'armée autrichienne, elle n'existe plus. La plupart des officiers autrichiens sont congédiés, sinon emprisonnés. Les soldats sont entraînés au pas d'oise et subissent le caporalisme prussien. Ceux qui ne font pas les exercices à la satisfaction des officiers allemands sont l'objet des pires représailles. C'est ainsi que dans une caserne de Vienne on a obligé des soldats à sortir du rang et à répéter à haute voix pendant dix minutes les paroles que voici : « Je suis un cochon autrichien ». Mais, même dans les casernes, l'on signale des actes de violence qui se sont produits contre les officiers et les sous-officiers allemands.

Ce que l'Autriche ferait au cas où Hitler attaquerait la Tchécoslovaquie ?

Qu'il nous soit permis, en guise de réponse, de citer ces lignes que nous empruntons à un organe officieux de M. Henlein, la *Deutsche Presse*, de Prague : « La majorité des Autrichiens est mécontente. Les catholiques, les fonctionnaires, les paysans, les ouvriers... Quiconque vit en Autriche est étonné de voir à quel point le communisme souterrain gagne de terrain et comme on chante dans ce pays l'*Internationale*. »

Ce que feraient les Autrichiens en cas de guerre ? Il est toujours hasardeux de se risquer à prophétiser. Toutefois, les faits que nous avons cités au cours de cet article peuvent laisser espérer que les Autrichiens suivraient l'exemple de leurs ancêtres. Les Autrichiens du Tyrol furent les premiers, avec les Espagnols, à s'insurger contre le joug de Napoléon. Il n'est pas interdit de supposer que l'Autriche pourrait bien être l'ennemi dans le dos du III^e Reich, au cas où celui-ci oserait déclencher la guerre.



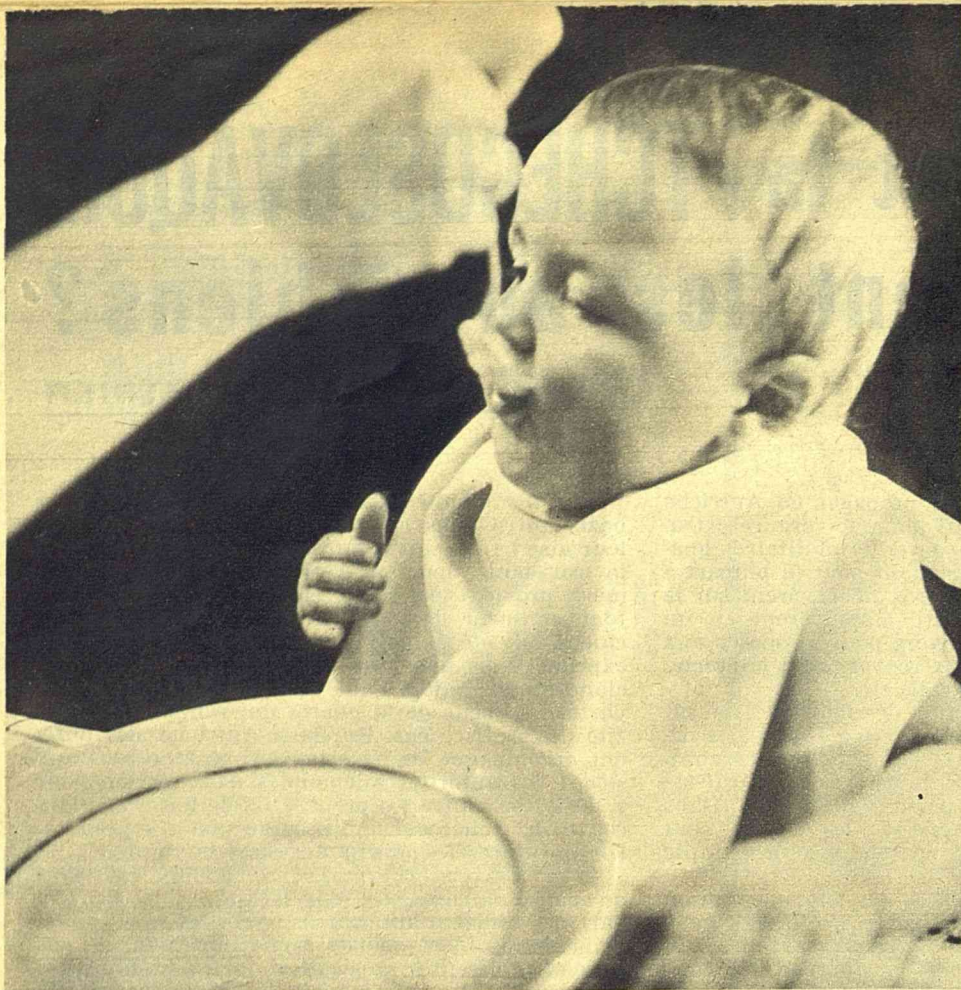
N° 241

regards

PAGE 5

Lord Runciman a eu de longs entretiens avec les Henlein. Il a déjeuné avec Conrad Henlein. L'attitude du « médiateur » encourage les exigences des hommes de Hitler.

S. WOOD.



Henri à faim. C'est l'heure de la bouillie. La main de maman armée d'une cuiller va d'un mouvement égal, de l'assiette à la bouche de son fils.



Sa faim calmée, Henri a envie de travailler pour la première fois de sa vie. Laisse moi faire seul, pense-t-il en repoussant la main maternelle.



Pas plus de chance avec une main qu'avec l'autre. La cuiller a sombré dans l'assiette.



Avec les doigts comme c'est plus facile. Servons-nous donc de nos mains, de nos deux mains.



Qui pourra dire qu'Henri ne sait rien faire de ses dix doigts ?



En tous cas, on a bien du plaisir à patauger des deux mains dans la bouillie.

la fin c'est



A nous deux maintenant! Ce ne doit pas être si difficile de se servir de cette cuiller.



Eh bien, ce n'est pas si facile! La bouillie ne veut pas rentrer dans la cuiller, et la cuiller ne veut pas rester dans les doigts.

Le premier outil de l'homme : LA CUILLER

A droite: Et puis, en voilà assez, retournons notre assiette, la partie est finie.



la fin c'est un peu sale ce jeu, et maman pourrait bien gronder.

Cinq heures du matin. On travaille déjà dans les champs. Les femmes récoltent le blé. Mon appareil photographique intimide une jeune fille. Un vieillard lui dit, en riant :

— Prends en main quelques épis... J'ai vu au cinéma une Américaine qui se promenait ainsi en tenant des épis...

On récolte l'« ardito », le blé primeur. En parcourant l'Espagne, l'on voit dans chaque village des ruines, mais les champs sont partout labourés et emblavés. Quand les hommes sont à la guerre, dans les épis, retentit le chant des femmes.

Impossible de trouver d'hommes jeunes dans le village. Des femmes et des enfants, il y en a plus qu'auparavant : pas un patelin où l'on n'ait recueilli de réfugiés. Quelques chiffres de mon carnet :

Ugijar, province de Grenade : 3.012 habitants, 802 réfugiés.

Ontanar, province de Tolède : 579 habitants, 119 réfugiés.

Castellblanco, province de Badajoz : 1.053 habitants, 219 réfugiés.

Camarma de Estueruelas, province de Madrid : 580 habitants, 290 réfugiés.

Puidgeverd, province de Lerida : 1.155 habitants, 210 réfugiés.

J'entre dans une maison paysanne. Une gosse habillée mieux que les autres enfants. Inutile de poser des questions, c'est une étrangère de Madrid ou de Lerida. Les enfants des réfugiés sont choyés par tout le monde, on leur apporte, qui une pêche, qui un beignet.

Le village de Puidgeverd se trouve à 12 kilomètres de la ligne du feu. 182 hommes du village sont au front.

Un vieillard porte aux réfugiés un sac de pois-chiches.

— En Espagne, il n'y a plus assez de terre pour les Espagnols. Tu vois ? Ceux-ci sont de Fraga. Ils avaient de la terre, là-bas...

Puidgeverd a été récemment bombardé par des avions allemands. Pendant une heure ils ont tourné au-dessus du village. Plusieurs maisons détruites, un vieillard et deux femmes tués, huit personnes blessées. Le vieillard, celui qui est porteur d'un sac de pois-chiches, sourit tristement. C'est un philosophe aux cheveux blancs, desséché et édenté.

— Le curé nous disait : « Espérez en Dieu, Il vous enverra la manne céleste. » La voici !... Le curé, lui, a foutu le camp chez les fascistes et fait probablement des prières pour le salut de ceux qui nous envoient cette manne... Samedi dernier, les nôtres ont abattu un avion. C'est en ceux-là qu'il faut espérer, les « camus » et les « mouches », comme le peuple a surnommé les avions de chasse républicains...

Le blé s'étend jusqu'à l'horizon. Magnifique luzerne, oliviers, tabac. Ici, la terre est généreuse, elle les nourrit actuellement tous. A Puidgeverd, il y avait 112 familles privées de terre. 68 reçoivent des lotissements et organisèrent une « colectividad », espèce de coopérative agricole. Dans les tranchées, j'ai rencontré un combattant de Puidgeverd qui m'a dit :

— Si on n'est pas tué, on vivra comme des rois... Tu as vu comment elle est...

Il ne s'est même pas donné la peine de m'expliquer qu'« elle », c'était la « terre ». Ces hommes savent pour quoi ils se battent.

L'alcalde : un paysan trapu et cagneux. Il est préoccupé par la récolte qui, cette année, est exceptionnellement abondante. L'année dernière on avait récolté 480 quintaux de blé, cette année il y en aura au moins 1.000.

L'alguazil — crieur public — muni d'un clairon, parcourt le village en criant :

— Tous ceux qui sont incapables de faire la récolte doivent en donner avis à l'alcalde. Il leur enverra des ouvriers.

C'est l'alcalde qui a chargé l'alguazil de cette mission, mais, à la vérité, il ignore lui-même où il trouvera des ouvriers. Les hommes sont au front où il creusent des tranchées. Et par dessus le marché, il faudra bientôt commencer à battre le blé... Le village possède bien trois batteuses, mais on manque de courant électrique et de tracteurs.

— Evidemment, il faut construire des fortifications, il n'y a rien à dire là-dessus. A quoi bon récolter si on laisse passer les autres... Mais j'ai mes soucis à moi. Par qui suis-je élu ? Par des paysans. Et puis, il n'est pas possible de combattre sans pain...

L'alcalde se tient là, l'air soucieux. Sur sa table, la liste des hommes mobilisés, le registre des ma-

EN ESPAGNE

BLÉ NOUVEAU, FORCES NOUVELLES

par Ilya EHRENBURG

riages, une selle rousse et... le portrait de Gorki dans sa jeunesse. Il trouve finalement une issue et me dit :

— Tu vas m'amener dans ta baignole.

Nous allons au quartier général de la brigade X. L'alcalde explique au commissaire :

— Nous avons des fermes où il ne reste que des femmes...

Le commissaire s'intéresse aux détails. Peut-on imaginer l'alcalde d'un village occupé par les fascistes, qui, gesticulant de ses larges mains noueuses comme les racines d'un arbre, dirait au colonel fasciste :

— Ecoute, il faut nous aider. Et puis, il y a aussi la question du tracteur... Toi, il t'est facile de t'en procurer un... nous, en deux jours on fera le battage...

Le commissaire, après avoir réfléchi un moment, accepte :

— Demain, dès la première heure, j'enverrai des gars. Est-ce que quarante te suffiront ? T'inquiète pas, on trouvera un tracteur...

Le commissaire offre une cigarette à l'alcalde. Ah ! oui, pour ce qui est du tabac, ça va mal !...

— La récolte n'en est pas fameuse, cette année...



Pendant que les hommes sont au front, les femmes font la moisson, seules ou avec l'aide des soldats. La terre d'Espagne a donné beaucoup de blé pour aider l'homme dans sa lutte pour la liberté.

Par contre, le blé est magnifique. Et chez vous, ça va, les fortifications ?

— Pas mal. Hier, deux gars de l'autre côté sont passés chez nous...

Ils parlent comme de vieux copains. Ils ne se connaissent pas la veille, mais l'alcalde sait qu'il peut s'adresser au commissaire et que celui-ci prendra à cœur ses soucis de paysan. C'est là toute la différence entre la République et l'Espagne fasciste, et aussi le meilleur gage de la future victoire républicaine.

Midi. Les champs sont déserts. Chaleur impitoyable. Je dîne chez des paysans. Une soupe, suivie de haricots blancs au lard et d'une salade. Du café, mais sans sucre. Du pain à volonté et d'excellente qualité. On parle politique.

— Nous avons entendu Negrin à la radio. L'audibilité était mauvaise, mais il a dit des choses justes. Si les autres viennent, où irons-nous ?

Mon hôte est âgé d'une soixantaine d'années. Ses

trois fils sont au front. Soudain, il me pose cette question :

— Bonne récolte de tabac cette année en France ?

Sur une moitié de son champ il plante du tabac, et il s'y intéresse en spécialiste. Arrive l'alcalde :

— Ecoute, chez vous, à Barcelone, vous devez en manquer... Je t'ai apporté ce poulet.

On entend l'alarme : l'aviation ennemie, l'alguazil interrompt sa partie de dominos. Il se lamente :

— Moi, j'ai peur. J'ai été partout, en France, en Italie, au Mexique. Je n'ai peur de rien, ni de la mer, ni des tremblements de terre, ni même des serpents venimeux. Je te jure que c'est vrai. Mais j'ai peur de ça !...

L'alguazil est bavard. C'est d'ailleurs son métier. Bien que frisant la cinquantaine, il n'est marié que depuis peu de temps. Il est apparemment heureux. Bien sûr, s'il n'y avait pas ces « junkers »...

— Maintenant, nous n'avons plus de paysans privés de terre, excepté moi. Et c'est tout naturel. Je suis occupé à des affaires d'Etat. Evidemment, c'est l'alcalde qui est le chef de Puidgeverd, mais lui, il trouve des solutions et moi je les annonce. Je suis comme qui dirait sa langue. A quoi sert un homme qui n'en a pas ?...

C'est la nuit. Un réfugié raconte :

— L'été dernier, ils ont lancé des bombes incendiaires. Plus de deux cents fanegas de blé ont été brûlés.

L'alcalde murmure :

— Pourvu que le commissaire ne me pose pas un lapin...

Le commissaire ne l'a pas trompé : dès le lendemain matin les combattants de la brigade X sont dans les champs. Tous des paysans castillans. Ils travaillent pour de bon. Pendant quelques heures ils ont retrouvé leur besogne préférée.

L'armée républicaine, pour les trois quarts, est une armée paysanne. Les armes à la main, les paysans défendent leur terre. Ils ne veulent pas que l'ennemi s'empare d'une seule meule. Ils sèment sous le feu de l'artillerie, et j'ai connu à Sietamo une paysanne qui a été tuée par une bombe au moment où elle moissonnait une bande de terre. L'année dernière, j'échouai dans le village de Valdemorillo aux environs de l'Escorial. Sur l'ordre des autorités militaires les habitants du village furent évacués et on les installa dans des baraquas abandonnés. C'était au mois de juin, il faisait sec et brûlant. Les obus foudroyaient les maisonnettes de Valdemorillo. Mais chaque matin, au lever du soleil, les paysans montaient sur la ligne du feu pour récolter le blé. Avant-hier, je suis allé dans le petit village catalan d'Alcalechos, qui est complètement désert. Il se trouve sur la ligne de tir des canons ennemis. Les paysans se sont réfugiés à l'arrière. Mais dès l'aube les champs revivent. En dépit des canons, les femmes coupent tranquillement les épis. Je sais : on me dira que c'est l'instinct. A quoi bon jouer avec les mots ? Il s'agit d'un rude labeur agricole, le même depuis des siècles, et il faut un grand courage à ces femmes élancées aux sourcils noirs.

J'ai vu un obus arracher un bout de champ. Je ne sais pourquoi, j'ai ressenti alors une douleur physique. Cependant, j'ai vu plus d'une fois les obus arracher des arbres, anéantir des maisons, faire exploser la terre. Mais cette tache noire au milieu des épis me paraissait comme une blessure dans la chair humaine. Était-ce l'éducation ? Dans mon enfance, en effet, lorsque je laissais tomber un morceau de pain, on me disait : « Embrasse... » Le pain était le symbole d'un travail dur et noble.

Que le blé est beau, cette année !... Tout près de la fraîche blessure, une jeune fille noue des gerbes. Le soir approche. A l'occident, le ciel est couleur de pourpre et de violette. De temps en temps on entend le crépitements d'une mitrailleuse.

(Juillet 1938.)

(Traduit par J.E.P.)

J

JEAN-GILLE tourne le dos à ce bruit de pas qui patauge dans l'herbe. Inutile de se retourner : c'est son compère Mirville. Il monte la butte, pense-t-il.

L'herbe bruissait comme une eau déchirée à contre-courant.

Et n'entendant plus rien : il est dans le chemin, sous les bambous. L'aube se lève, le vent se lève venu des mornes. La plaine s'étale comme le plat de la main, avec toutes ses lignes, les sentiers entrecroisés, les barranques (1), et plus marquée, plus large, la route de Lascahobas : la ligne de vie de la plaine.

Jean-Gille, écoutant approcher son ami, regarde sur la colline où campe la petite troupe, le feuillage gonflé des manguiers qui frissonne comme les poules secouent de leurs plumes hérissées la froidure et la rosée du matin.

— Compé (2), salue Mirville de sa voix chantonnante de paysan.

— Bonjour compé, répond Jean-Gille, et la nuit ?

— Bien méci, fré, grâce à Dieu.

Ils sont assis côte à côte, en silence. Ils n'ont rien à se dire, tandis que le soleil crève un nuage en loques et jette sur la terre des hommes son cri de lumière.

Maintenant, on distingue mieux le pays où la route qui s'enfonce dans une courbe boisée reparaît plus loin tendant à bout de bras une poignée de palmiers, et le travail de la rivière au fond de la barranque, son travail patient qui entraîne dans les eaux sombres la terre rouge du morne, etc... mais Jean-Gille a dit : « Regarde la fumée », et c'est vrai, la fumée monte d'une case et ça, c'est la paix : tu imagines la femme accroupie devant le feu, faisant cuire la cassave, et les enfants autour, et c'est le moment où l'homme prend sa machete et dit : « Adieu, femme à moué », et il part à son travail.

Jean-Gille et Mirville savent que plus loin, derrière la montagne, il y a une autre fumée, mais ça, c'est la guerre et la femme n'est pas à préparer le manger, elle est couchée, le ventre ouvert comme un gros fruit pourri ; quant aux enfants : « Seigneur, paix à ma bouche », et l'homme, eh bien ! l'homme est ici avec sa rage et son fusil.

Deux « habitants », Mirville et Jean-Gille, rien que des nègres-des-bois, comme les appellent avec dédain les gens de la ville. Ils portent de vastes chapeaux de paille, la vareuse de toile bleue, ils sont nu-pieds, et parlent un créole chantant où les mots sont comme le fruit qui fait ployer la branche, mais c'est surtout à leurs mains qu'on reconnaît le paysan, à cette peau crevassée et rêche où se noue un réseau de veines gonflées comme affleurent de sous le sol de gros paquets de racines ; la couleur en est plus noire que la face parce que la terre s'est mêlée à la chair, et on dirait même, au sang.

Et si on regarde les mains de Jean-Gille, on voit qu'il est vieux ; c'est aux mains qu'on remarque l'âge de l'homme, bien plus qu'à ces rides infinies autour des yeux où le regard est pris comme une mouche dans une toile d'araignée.

Justement, Jean-Gille lève sa vieille main et ce n'est pas pour suivre le vol soudain d'un ramier — un trait d'ardoise contre le ciel bleu — il désigne ces lagunes de verdure, les champs de canne à sucre où le soleil met une écume d'argent qui ruisselle avec le mouvement tranquille du vent dans les feuilles.

Là, c'est certain, il y a un antique moulin à cylindres que fait tourner un cheval maigre et résigné. Les cylindres mâchent la canne dans un doux bruit grinçant, le sirop coule, l'odeur puissante monte et se mêle au relent vinaigré de la bogasse. Quand le cheval s'arrête, il remue la queue, sa crierie frémit, c'est à cause des taons, mais l'homme crie : hue ! fait claquer son fouet et le cheval reprend sa marche. « Mon alezan, pense Jean-Gille, je l'appelais Banda (1), mon alezan. »

Sa main bouge lentement, retombe ; à quoi bon maintenant, cette main inutile qui se souvient, cet outil fidèle à son labeur qui ne sait plus que se crispier sur le canon d'un fusil.

Par places, il y a de larges brûlures, des espaces où la végétation prend la couleur de la paille et de la rouille : la récolte du petit-mil est achevée, le grain a été déjà foulé au pilon, alors ce qui reste, c'est ça, ces champs entourés d'avocats et de chênes que le soleil ravage.

Pas un écho ne monte de la plaine, mais les deux paysans entendent un coq chanter, un autre, puis un autre lui répondre. Un chien aboie ; il y a un grand battement d'ailes dans les calebasiers ; une odeur de café grillé qui se répand ; la terre se réveille et celui qui du seuil de sa case mesure son champ d'igname et les travaux du jour, a son goût exaltant sur la langue.

Là-bas, cette coulée crayeuse, c'est le lit à peu près desséché d'un torrent — la « galette » nous

(1) Étroits ravins creusés par l'eau.

(2) Compère.

(1) Beau, élégant.



UN RÉCIT HAITIEN DE Jacques ROUMAIN

GOUVERNEURS de la ROSÉE...

disons nous-mêmes — les lessiveuses battent le linge, elles tordent le linge qui fait un bruit de salive giclant entre les dents ; elles l'étendent. L'indigo et la mousse de savon font les flaques à l'image du ciel. Les battoirs s'abattent, claquent, et quand les femmes s'interrompent pour frotter, la tête inclinée de biais sur l'épaule, elles chantent une mélodie, comme ça, du fond d'elles-mêmes, sans paroles : c'est inutile : tu comprends que ça veut dire la tristesse de s'user à travailler sans profit du lever au coucher du jour, et cette robe a été reprise cent fois et je ne peux en acheter une autre, et mon garçon à moi qui est malade et le docteur demande cinquante piastres pour le traiter (j'ai dit : « T'en prie, t'en prie, docté »), et lui, il a répondu : « Non » ; est-ce ma faute si le coton n'a pas fait de prix cette année, non, en vérité non, alors la chanson, c'est pour oublier la grande peine des bras, ou si tu veux pour essayer de l'endormir comme un enfant récalcitrant.

Dans l'accalmie, le silence reprend son pouvoir, il coule frais : un énorme soupir qui couvre le bavardage de l'eau dans les pierres, le chant désolé, le jacassement des vieilles femmes desséchées et flétries, alignées comme des feuilles de tabac au soleil, et lorsque les battoirs retombent et retentissent, le silence s'élève et plane comme un oiseau effarouché.

Les blanchisseuses ont la tête entourée de madras bleus, jaunes, rouges, violets ; le linge est plus blanc que les galets avec parfois les taches des foulards noirs égarés ça et là comme des carrés de damier.

Un taureau roux traverse le torrent. Il donne de petits coups de cornes contre ses flancs éclaboussés. Ses yeux, bordés de poils blancs comme la tache de son front, sont pleins de méfiance, mais une grande négresse toute nue le pousse en avant, et parce qu'elle est enceinte elle fait des pas d'orgueil.

Tout est si calme, si simple. Jean-Gille le connaît bien ce paysage où chaque chose est à sa place pour un rôle tracé par le travail et la misère, la vie et la mort.

Il l'a contemplé pendant cinquante ans d'existence et quand il s'en revenait à midi brûlant de son champ. Voici le détour de la rivière où elle rejoint avec la savane une flamboyante terrasse de soleil, et voici le « figuier maudit » aux branchages chargés de lianes, et sa jument bronchait chaque fois en passant dessous à cause d'un jeu dansant d'ombre et de lumière.

Oui, on avait aussi sa part de chagrin et sa part de douleur et son compte de tracas et beaucoup de bouleversements, mais c'était la destinée, on ne se résignait pas ; la vie, on la prenait à bras le corps et on se gourmait avec elle, en homme tout de bon, les dents serrées. Puis ils étaient arrivés ces blancs américains, soi-disant pour te civiliser et pour ça, il leur faut prendre la terre, et toi, sale nègre, tu feras la corvée toute la sainte journée, payé à coups de pied et de nerf de bœuf.

Sa face se couvrit d'un orage de haine.

— Ah ! ces blancs américains, murmure-t-il du dedans de sa gorge ; on eût dit qu'il étouffait.

— Hein ! sursauta Mirville, qu'est-ce qu'il y a ?

— En rien, compé.
— Tu pa'les comme en rêve, fré.
C'est par cette route qu'ils viendraient, en camions, les traquant avec leurs fusils d'enfer : les *machine-guns* qui tirent de longue distance dans un toussotement précipité une grêle de balles, et toi tu charges avec tout ton courage et tu es sans défense comme contre un essaim de guêpes, eh bien ! moi, je dis que c'est pas juste.

Combien sont tombés comme ça entre Mirebalais et Cerca-la-Source, à Bois-Pin, Savanette, Colombier, Thomonde, dans la plaine et dans les mor- nes : de bons habitants, travailleurs de la terre, nègres sérieux, gouverneurs de la rosée, des mille et des mille, saisis par la mort face à l'ennemi, ou bien arrêtés aux champs, tourmentés et torturés, fusillés, brûlés vifs, pendus...

Ces soldats américains, de vraies bêtes féroces, malgré leur peau, leurs yeux bleus, leurs cheveux rouge cannelle et pleins de menterie avec ça : des voleurs qui prétendent te voler pour ton bien ; je pourrais en rire si je savais encore, depuis qu'ils ont enfermé dans la case mes deux garçons, Dan- tès et Prudent, ma négresse et la maman de ma négresse : pauvre, pauvre grande, cloué la porte et mis le feu... assez, assez, quand j'en attrape un, c'est pas de ma faute, mon sang est trop fort, et la douleur aussi, seigneur, la douleur aussi, il faut me comprendre, je saute sur lui, je le déchire à coups de couteau, je le défonce, je le saigne et sa sale âme s'échappe trop vite de son ventre crevé comme une dame-jeanne. Mais lorsque c'est un de ces gendarmes, un nègre haïtien comme toi et moi, comme qui dirait ton pareil et ton frère, vendu pour quelques dollars, alors non, et que foudre la Vierge d'Altagrâce m'arrache les yeux si c'est un péché, je te le tue posément à coups de bâton, je lui brise ses cris entre les dents avec ses dents, comme un chien noir qu'il est.

Il répéta d'une voix rauque :

— Comme un chien noir.

Il se lève, s'étire comme pour se délivrer, mais dit encore, avec une sorte de joie paisible, pro- fonde :

— Et d'un seul coup de machete, je lui coupe la tête au ras du cul.

— Compé Jean-Gille, dit Mirville en riant avec bonhomie, tu as des cauchema's en plein jour !

Il lui tendit une patate boucanée dans la cendre chaude, mais l'autre la refusa du geste :

— Tu vois, mon fi, il y a des jou's, ça me pèse su' l'estomac, toute cette misère-là, la vie, j'ai en- vie de la vomir comme un caillot de sang, la vie ; ça me remonte à la bouche, cette saloperie-là.

Il se tenait tête baissée, appuyé sur son fusil.

— Et les blessés... Vêriliens que nous avons été obligés de laisser à Saut-d'Eau, sa viande était déjà pleine de vers.

— Compé, je te dis, compé, je sens une fati- gue, c'est pas dans les os, non, c'est là, une cou- batu' dans le cœur même.

Il était encore épais, Jean-Gille, nouveau et dru malgré l'âge, mais il y avait dans ses épaules quel- que chose d'un ressort détendu.

Une bande de perroquets criards passa. Un frou- froutement rapide s'éleva de l'herbe : une tourte- relle.

Jean-Gille tourna vers Mirville sa tête rudement modelée mais de bonne argile bien noire ; on n'avait pas lésiné sur le matériau, ça se voyait aux pom- mettes, au nez solide largement planté au beau mitan de la figure, et puis il y avait ces rides pro- fondes : la dure existence, la souffrance, ça trace son chemin comme la rivière creuse le ravin.

Il dit avec beaucoup de douceur :

— La mort, moi je sais la regarder tout drète dans les yeux, moi-même.

Et il se tut ; les mots, c'est rebelle, indompté, tu ne peux les mener à ta volonté. Voilà maintenant qu'il se mettait à la vantardise. Tout le monde savait que la tremblade, compère Jean-Gille Du- plessy ne connaissait pas ça — depuis plus de deux ans qu'il se battait c'était prouvé. Non, ce qu'il voulait expliquer, c'était que : tué, être tué peut- être, c'était naturel, c'était la guerre, mais la guerre est une catastrophe, une tempête, ça vous arrachait à la terre comme un arbre par les ra- cines : on laisse après soi une plaie béante : c'était un accident en dehors de la vie véritable qui était d'être planté au milieu de son champ, de son jar- din de vivres, d'être réglé sur le soleil et la nuit, la pluie et la sécheresse. Forcément, quand cela

vous est enlevé, c'est la rage, on se défend, pas vrai, on n'est pas bon marché, on a son poids de courage, sa valeur d'homme et la mort pour l'ache- ter doit y mettre le prix sans marchandage — mais tout ça, c'est le désespoir, c'est pas la vie, et alors qu'est-ce que tu veux, on regrette et on se ronge.

— Je songe, je songe quand je me réveillais à la nuit noire pour aller arroser. Je rencontrais mon voisin Aristide : « Voisin, je lui disais comme ça, tu as fini d'arroser ? » (Je lui demandais parce que l'eau, c'est la bénédiction de tous), et il me disait : « Oui, voisin » ; alors, je faisais : « Adieu oui, voisin », et il répondait de même, voisin Aris- tide. J'ouvrais le canal et l'eau se mettait à couir devant moi comme un bon chien, et moi je la suivais et elle m'emmenait dans ma terre et tu sentais que la terre était contente : son odeur montait comme un merci, comme une louange.

Il eut ces mêmes mots qui écartaient tous les fantômes : « Assez, assez », et ajouta de sa voix enrouée de chef :

— Le soleil est haut déjà. Allez voi' si les aut'es sont parés pou' lever la ma'che.

Mirville s'en allait d'une allure paresseuse, mais il ne faut pas t'y fier ; ces longs membres noncha- lants de nègre de la plaine, c'est plein de bonds, de pièges, de déliés, d'éclairs.

Jean-Gille se détournait de la vallée. Un murmure de voix montait la pente et ce même bruit de pas pateaugeant, mais multiplié. Une trentaine de paysans, par groupes, apparurent. Machetes croi- sées en bandoulière sur la poitrine, vareuses bleues en haillons, foulards rouges autour du cou ; certains n'avaient pas de fusil. Nègres des bois, gouver- neurs de la rosée, dépossédés de leur destin, tous pareillement dans la griffe du malheur et chacun a son histoire, différente et semblable, de sang, de violence et de mort.

— Parés ? leur crie Jean-Gille.

— Oui.

— Alôsse, en avant.

Jean-Gille, lui, ferme la marche. Il conduit com- me un berger, par les défilés de la montagne, la petite troupe de paysans vaincus.

Jacques ROUMAIN.

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

"BON DIMANCHE"

Aller et retour

A PRIX TRES REDUITS

VALABLES dimanches et jours fériés
DELIVRES toute l'année.

♦ DE Paris-Versailles et des gares
du département de la Seine

♦ POUR toutes les gares situées dans
un rayon de 100 km. autour de PARIS
(sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8 à 30 fr. en 3^e classe

de 12 à 40 fr. en 2^e classe

ENFANTS DE 4 A 10 ANS

MOITIE DE CES PRIX

LE RETOUR est possible
D'UNE GARE QUELCONQUE

- ♦ de la zone d'arrivée
- ♦ d'une zone plus rapprochée
- ♦ ou d'une zone plus éloignée.
(moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux

sur les billets « BON DIMANCHE »
dans les gares et agences de la

SOCIETE NATIONALE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.



Une GARANTIE DE 5 ANS
contre tous vices de fabri-
cation, vous la trouverez à
LA MAISON DU VELO

La plus Grande Vente Parisienne
Demandez le Catalogue gratuit au construc-
teur-spécialiste des Cycles marque HENRY :
Henri BINET, 6, rue Emile-Gilbert, Paris-12^e.

POSTE AÉRIENNE

Utilisez la Poste aérienne, elle supprime
les distances. Il suffit pour cela :
de mentionner « Par Avion » sur
l'enveloppe ;

d'acquitter la surtaxe fixée pour cha-
que pays ;

de déposer à temps le courrier en ten-
nant compte des fréquences ci-après :

— Pour l'Europe et l'Afrique du Nord :
services quotidiens.

— Pour l'Afrique Occidentale Française :
service bi-hebdomadaire (départs jeu-
di et dimanche).

— Pour l'Amérique du Sud : service bi-
hebdomadaire (départs jeudi et diman-
che).

— Pour l'Orient et l'Extrême-Orient : ser-
vice hebdomadaire (départ le jeudi).

Demandez à AIR FRANCE, Service
Postal, 2, rue Marbeuf, à Paris, sa
brochure gratuite « Comment utiliser
la Poste aérienne ».

DU TABAC POUR L'ESPAGNE

La pénurie de tabac en Espagne
républicaine est absolue.

De tous côtés on nous demande
d'intensifier nos envois sur les di-
vers fronts.

Ceux qui ont fait la guerre com-
prendront ce qu'il y a de poignant
dans ces messages, qui expriment le
sentiment de tous les combattants
républicains.

Dans les tranchées de l'Ebre, du
Levant, de Madrid et d'Estramadure,
le tabac n'est pas un simple délas-
sement ; le tabac est un besoin.

QUE CHAQUE AMI DE L'ESPA-
GNE REPUBLICAINE SE PRIVE
POUR UNE FOIS DE SON PAQUET
ET L'ENVOIE AUX COMBATTANTS
DE LA LIBERTE.

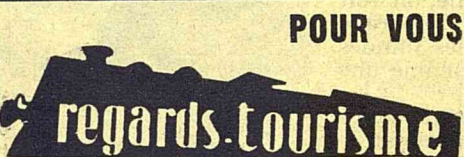
« DU TABAC POUR L'ESPAGNE »

Envoyer les dons en nature ou en
espèces au Comité Franco-Espagnol,
26, rue de la Pépinière, Paris (8^e).

Compte chèque postal Paris 2059-32.

Vous allez partir en Vacances !

N'oubliez pas de nous demander des spécimens
gratuits et quelques affiches pour faire connaître
« REGARDS » dans les localités où vous séjournerez.



organise des vacances
économiques et
agréables.

Dites-le à vos amis,
vous leur rendrez service !

Venez nous voir ou écrivez-nous à
« Regards-Tourisme »
53, rue de Chabrol, Paris-X^e

Cinquante autres centres ont été étudiés pour vous.

Les prix indiqués comprennent : Le Voyage en chemin de fer, le Séjour complet (Cham-
bre et repas) ; la Boisson (1/2 bouteille par personne et par repas) ; Taxe et transferts.
Réductions importantes sur les excursions locales

Renseignements et inscriptions à REGARDS-TOURISME, 53, rue de Chabrol, Paris (10^e).

COMPAGNIE AIR FRANCE COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du cour-
rier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du
Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner
dans leurs bureaux de postes habituels.

	Séjours de		
	7 jours	14 jours	19 jours
MER			
Les belles plages			
Berck (P.-d.-C.)	336	616	801
Le Crotoy (Somme)	341	630	819
Fécamp (S.-Inf.)	340	624	811
Le Tréport (Seine-Inf.)	358	674	883
Deauville-Trouville	401	750	979
St-Pair-sur-Mer (Manche)	386	676	865
Saint-Malo (I.-et-V.)	460	815	1.044
Dinard (I.-et-V.)	460	807	1.031
Erquy (Côtes-du-Nord)	467	795	1.008
St-Georges-de-Didonne (Royan)	462	763	957
Biarritz (B.-P.)	574	906	1.074
Banyuls (P.-O.)	599	901	1.052
Argelès-s.-Mer (P.-O.)	595	897	1.047
Nice (A.-M.)	622	929	1.075
Nice (en autocar, 2 étap.)	800	1.070	1.340
Menton (A.-M.)	631	938	1.084
LA MONTAGNE			
Les grands centres touristiques.			
Chamonix (H.-S.)	569	911	1.084
Chantay (Ain)	466	759	947
Font-Romeu (P.-O.)	626	929	1.079
Strasbourg (B.-R.)	525	909	1.160
Vichy (Allier)	445	781	999

Puys-les-Dieppe (Seine-Inférieure),
est une charmante petite localité dans
le bocage normand, tout près de la fa-
laise et de la mer. La très confortable
pension de famille « La Valentine »
offre des séjours à 32 fr. 50 pour
août, net de toutes taxes.

défend, pas
on poids de
pour l'ache-
handage —
as la vie, et
te et on se

réveillais à
rencontrais
sais comme
ndais parce
s), et il me
is : « Adieu
voisin Aris-
ait à courir
moi je la
terre et tu
son odeur
louange.
nt tous les
de sa voix
si les aut'es

seuse, mais
res noncha-
n de bonds,

n murmure
ruit de pas
entaine de
chetes croi-
uses bleues
ou; certains
ois, gouver-
destin, tous
et chacun
de sang, de

nduit com-
ntagne, la

OUMAIN.

ces !

spécimens
connaître
séjournerez.

ours de	
14 jours	19 jours
616	801
630	819
624	811
674	883
750	979
676	865
815	1.044
807	1.031
795	1.008
763	957
906	1.074
901	1.052
897	1.047
929	1.075
1.070	1.340
938	1.084
911	1.084
759	947
929	1.079
909	1.160
781	999

plet (Cham-
ansferts.
Paris (10°).

Inférieure),
calité dans
s de la fa-
confortable
'alentine »
50 pour

HOMMES et TERRE de HONGRIE

Intérieur de paysans hongrois. Hommes et femmes
sont aux champs. La maison est vide. Mur écaillé,
édredon constellé de duvets, Mater Dolorosa.

(Photo Nicolas Muller.)





C'est le soir dans ces verts pâturages de Hongrie. Les vaches comme les arbres aiment avoir les pieds au frais et la tête au soleil.



Deux jolies filles ravies d'être photographiées dans leur costume du village d'Orkalom, en Hongrie du Nord.



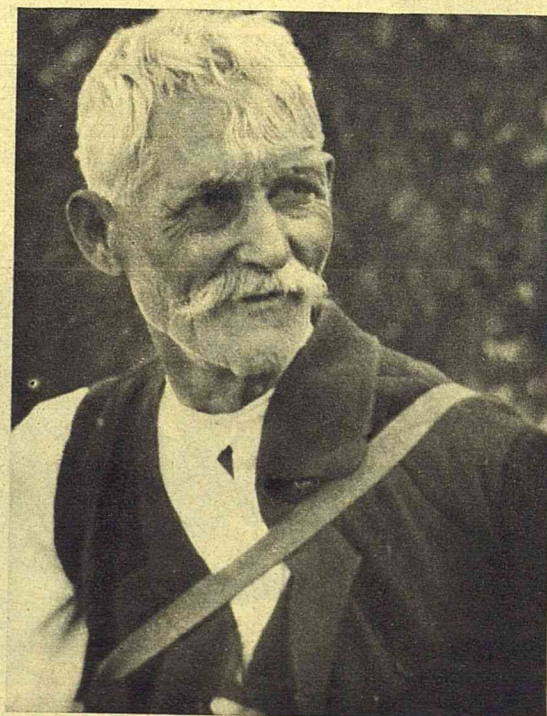
Des paysannes montent à de mess
sont attet à leurs

HOMMES et de

Photos Nicolas MUL

LES quelques images assemblées dans ces pages composent un visage fidèle de la Hongrie. Elles sont dues à M. Nicolas Müller, dont le talent original a su rendre à merveille les caractères profonds du peuple magyar. Une poésie prenante monte de cette plaine hongroise où la vague asiatique, en se retirant de l'Europe, laissa ses vestiges. Le vieux royaume de Saint-Étienne est en proie aujourd'hui aux influences les plus contradictoires. Au moment où l'Amiral Horthy est en visite chez Hitler, la Hongrie se trouve à la croisée des chemins. La poussée du nazisme, qui prussianise et caporalise de la façon la plus brutale les peuples soumis, cherchant à détruire leurs traditions, est une proche menace pour la Hongrie, qui

touchet à la "pétit 1 III" Re quiets qui n'en colonment les Réconstitué de Mmmé en tion de mars 1 milies et les é Ensite du ré autonquétude les apt une gr grie, rer ce pa mettr ses rich aide on projet slova



Le noble visage d'un vieux berger de la Puszt dont l'humble vie tout entière s'est passée dans le grand vent des steppes, dans la compagnie amicale des chevaux.



Moropriétaire don'te, la grai isseur en



1 Des fraises et des tuyautés comme ceux que nos aïeux portaient en collets, sont les gracieux atours des jeunes paysannes hongroises.

2 A la sortie de la messe, le dimanche, au village d'Ajak. Les hommes sortent les premiers. Ils ont noble allure ces fils des Magyars.



2



1

Ci-dessus : la moisson est finie, le blé rentré, la paille préparée pour l'hiver. Le grand-père, Michaël Fedics, connu entre tous les conteurs populaires, raconte les histoires merveilleuses des Magyars qui tiennent en haleine petits et grands réunis autour de lui.

...mes montent à de messe à la main. Les Hongrois sont attachés à leurs traditions.

MES de HONGRIE

Nicolas MUL

es pa- touché et à la Tchécoslovaquie. L'appétit du III^e Reich n'est pas sans inquiéter ceux qui n'entendent pas se laisser coloniser par les milieux catholiques. Réconstitué en Hongrie un « front de Mémé en souvenir de la révolution de mars 1848, et qui groupe les milieux et les écrivains progressistes. Ensuite du régent Horthy à Berlin autocratiques. Le III^e Reich, dont les agents ont une grande activité en Hongrie, veut ce pays dans son orbite, à mettre ses richesses, et à obtenir son aide pour projetée contre la Tchécoslovaquie.



Mon propriétaire foncier, paysan riche dont la graisse abondante et l'œil l'assureur en affaires.



Photos N. MULLER

POUR VOS LOISIRS

Les excentriques au Music-hall

Le mot « excentrique » n'est plus à la mode au music-hall. Mais le genre qu'il définit demeure, en raison du constant accroissement de ceux qui le pratiquent.

Si l'attribue la raison de cette nouvelle abondance d'excentriques au encouragement des artistes devant une incompétence du public les amenant à mettre en valeur leurs virtuosités par l'utilisation du comique, peut-être faut-il tenter d'expliquer d'abord quelle est la nature de ce comique.

Alors que celui des clowns réside dans une sorte de naïveté enfantine, celui des excentriques se situe aux confins de la folie. Il naît du paradoxe, de l'illogisme, de l'incohérence dans lesquels l'artiste se meut selon un rythme égo-centrique, sans rapport avec ce qui l'entoure.

La plupart des excentriques sont acrobates, danseurs, jongleurs, musiciens, quelquefois tout cela à la fois.

Un grand nombre d'artistes ont, ces dernières années, transformé leur numéro de virtuosité en numéro comique. L'éclosion soudaine de danseurs qui « ratent » volontairement leurs effets chorégraphiques en est une preuve. Citons, à titre d'indication, les Rivals qui sont spécialistes des « barres » et qui, dans le même spectacle, se présentent une deuxième fois, mais en excentriques; citons aussi les Bonos qui furent d'excellents sauteurs avant de devenir les burlesques que l'on connaît.

On a vu, récemment, à l'A.B.C., les Bernard qui nous montrent plusieurs danses dont deux intégralement excentriques, et, dans le même établissement, l'Américain Cy Landry, danseur et chanteur, mais dans quelle interprétation extravagante et irrésistible!

L'Anglais Little Tich restera le grand modèle — en dépit de sa petite taille — de la spécialité. Notons à ce propos que celle-ci est de provenance anglo-américaine et l'on constate qu'aujourd'hui encore les meilleurs excentriques nous viennent d'Amérique.

Ce qui ne peut nous étonner de la part d'un peuple jeune, naturellement enclin à la fantaisie, à la parodie, au rire, et qui a donné naissance au célèbre écrivain-humoriste Mark Twain.

YVES-BONNAT.

CAMPING LE TARDENOIS

Jouir pays de landes boisées aux horizons vastes et aux souvenirs des combats de 1918; le Tardenois est une région qui mérite d'être parcourue à pied par l'itinéraire que nous allons indiquer. Il faudra parfois franchir les fils de fer de protection des chasses; mais la plupart

des chemins de bois sont autorisés sauf pendant les battues (se renseigner).

De Paris-Est à Oulchy-Brégy, trains directs.

Montez vers la cote 108. Armentières (3 km.), intéressant château-fort du XIV^e siècle restauré; se diriger vers la charmante vallée de l'Ordrimouille, sablière de Coigny (7 km.), vieilles fermes très curieuses dans le village (ravitailement possible).

Traversez des bois de la Croix de fer (jolie vue) et de Tournelle, traversée du rû de Luu, on atteint Chantaine et Villeneuve-sur-Fère (11 km.). Traversée de bois, petite route, tourner à droite avant la voie ferrée; on aperçoit la butte de Chalmont au N.-O., monument national de la deuxième victoire de la Marne; traversée de prés, petite route. Gare de Fère-en-Tardenois (15 km. 1/2); on pourrait camper dans les bois à l'Est de la gare (quelque 100 mètres). A. N.

Remontez vers la ville haute (tous ravitailements); on y remarquera de vastes halles du XVI^e siècle, belle charpente, sur piliers de pierre, et le clocher Renaissance de l'Eglise.

Sentier raccourci par les champs, pour le village de Seringes et Nesles (18 km. 1/2), cimetière américain de 5.940 tombes et très beau monument commémoratif (à visiter); on trouve un petit emplacement de camping au bord de la route de Seringes au cimetière.

Traversez de la forêt de Nesles (quelques rochers de grès). Belle descente sur Mareuil-en-Dôle après les bois de Dôle (27 km.).

On remonte le long des bois clôturés du château de Fère, belles échappées, le curieux château de Fère est parfois visible pour le public le dimanche et jours fériés (30 km.).

Très jolis bois, traversée du rû de la Pelle, on aperçoit de vastes carrières de sable. Suivre les chemins se dirigeant le long de la voie ferrée (à éviter par temps pluvieux, marais).

Gare de Fère-en-Tardenois (33 km. 1/2).

J. LOISEAU.

Conseils aux Campeurs

L'ART DE FAIRE DU FEU DE BOIS.

Ne jamais allumer de feu en forêt sans obtenir l'autorisation préalable du garde-forestier.

Ne pas allumer de feu dans les landes, bois et bruyères par grand vent.

On disait : la radio tuera le disque.

Quelle bonne blague ! C'est au contraire le disque qui tuera la radio.

J'ai sous les yeux le programme des émissions d'Etat du 28 août au 3 septembre. Voici un aperçu de ce que nous offre Radio-Paris pour la journée du 28 août : 6 h. 40, musique enregistrée; 6 h. 50, musique enregistrée; 7 h. 5, musique enregistrée; 7 h. 20, 7 h. 50, 8 h., 8 h. 40, 8 h. 50, 9 h. 7, 9 h. 30, 9 h. 45, 10 h. 15, 11 h. 5, 12 h. 20, 12 h. 30, 13 h. 15, 13 h. 45, 15 h., 17 h., 18 h. 30, 19 h. 50, 22 h. 30, musique enregistrée...

Je prends Paris-P. T. T. le même jour : c'est le même refrain. Musique enregistrée à toutes heures. Et les autres jours, c'est pareil.

Il y a vraiment de l'abus.

J'entends bien que les artistes des postes d'Etat ont droit, tout comme d'autres, à des vacances et j'espère bien que celles-ci sont payées. Mais enfin, il y a des artistes en chômage et qui ne demanderaient pas mieux que d'assurer l'intérêt.

L'argent que les auditeurs versent à l'Etat pour avoir de bonnes émissions s'en va tout droit, avec ce système, dans la poche des éditeurs de disques.

Pourquoi, pendant qu'on y est, ne pas dire aux auditeurs : « Remisez vos récepteurs de T. S. F. au fond d'un placard, achetez à temps un bon phono et payez-vous des disques. Vous éviterez ainsi bien de la peine ! »

A défaut de concerts, la radio d'Etat pourrait du moins nous offrir, durant ces vacances, d'intéressants reportages. Les plages et les campagnes de France regorgent de « congés payés », une animation joyeuse règne dans les auberges de la jeunesse, toute une jeunesse ardente sillonne les routes et, le soir venu, des villages de toile se dressent dans les plus beaux sites de nos terroirs. En voilà des sujets pour un radioreporter !

Allons, messieurs de la radio, un effort, un petit effort... Faites prendre l'air à vos micros !

Radio-Liberté poursuit sa campagne énergique pour le rétablissement des revues de presse et des informations. La puissante association des auditeurs a reçu à ce sujet l'approbation de nombreuses personnes appartenant à d'autres groupements comme Radio-Famille, Radio-Club, etc. Elle a, en somme, fait l'unanimité des sons-filistes. Mais le gouvernement n'est pas encore convaincu. Il fait plus que jamais la sourde oreille. M. Daladier avait annoncé une enquête. Où en est-elle ?

Radio Salamanque, mettant à profit les restrictions imposées à notre radio, multiplie ses émissions françaises... nous voulons dire en langue française. Il est devenu le poste officiel des caquillards, quelque chose comme Radio-Coblentz. Ça rappelle la Gazette des Ardennes créée pendant la guerre, en territoire occupé, par l'état-major allemand. Toutes les colonnes, tous les ragots qui traînent dans la presse italienne et assimilée, de Rome et de Paris, contre notre pays et ses institutions sont repris par le poste franquiste. C'est tellement haineux qu'un lecteur de Gringoire en serait dégoûté.

À la fin du mois de juin, on compte en

France 4.477.226 postes déclarés. Ça fait une vingtaine de millions d'auditeurs... privés d'informations et de revues de presse.

◆ Dix causeries sont prévues à la radio d'Etat sur la natalité. S'imaginer-t-on que les enfants se font par l'oreille ?

◆ Quelques interims : Jean Antoine remplace Saint-Granier dans la minute du bon sens. L'équipe C'est à souhaiter que Saint-Granier prolonge ses vacances. Joë Bridge remplace Saint-Granier pour la présentation du crochet de Ranciers : padio-Cité. C'est à souhaiter que Saint-Granier rentre bien vite. — M. Emmanuel Jacob rem. 0.000 : So place M. Bénazet pour la lecture des informations des mations du Poste Parisien. C'est à crier : Vive les Bénazet !

◆ La radio nous a révélé deux poètes : Randonne et bert Desnos et Paul Gilson. Le premier nous a de 72 charmaît chaque semaine avec sa Clé de la porte qui pa Songs. Son actuel Quart d'heure de la rée extraordinaire est un petit chef-d'œuvre d'espièrerie favorite. Le second, avec ses Contes de ma mère Cigo. Le mat gne est tout simplement ravissant. Les lunserin a été dis et mercredis soir, et le vendredi matins à 9 heures écoutez Paul Gilson sur Radio-Luxembourg.

VOUS POUVEZ ECOUTER

JEUDI 25. — Yana, opérette Christiné, se h de Wa lection (Radio-Luxembourg, 13 h. 25); Grise-n hauteur lides, de Massenet; Le Spectre de la Rose, de Leichum Weber (Strasbourg, Rennes, Nice, Tour Eiffel, netres 82 Bordeaux, 20 h. 15); Les Noces de Figaro, de Mozart, les Mozart, transmis de Salzbourg (Radio-Paris, 100 en 19 h.).

VENREDI. — Les Contes de ma mère Cigo-le 800 m. gne, par Paul Gilson (Radio-Luxembourg, Etats-Un 11 h. 45); Carmen, sélection (Radio-Luxem-irrive 5 f bourg, 14 h. 10); Un drame rapide, de Mau- 70 point rice Diamant-Berger (Poste Parisien, 21 heures défail res 35); retransmission de l'Opéra (Strasbourg, athlètes Rennes, Nice, soirée).

SAMEDI. — La Voix humaine, de Jeannglais ont Cocteau, avec Berthe Bovy (Bruxelles fran-uf une : çais, 16 h.); Rosalie, La Recommandation, co-re vaillant médies de Max Maurey (Radio-Paris, 20 heures leurs res 30).

DIMANCHE. — Konvalof, pièce radiophonie Woodward d'Etienne Rey, d'après Les Vagabonds, dément à l'ou Maxime Gorki (Paris-P. T. T., 20 h. 30); Lesnéthodes 1; Noces de Figaro, de Mozart, 2^e acte (Radio- Wooders Paris, 18 h. 30).

LUNDI. — Festival de Lucerne, œuvres de Wagner, Schubert, Weber (Tour Eiffel, Lyon, 30XE. Bordeaux, Montpellier, 20 h. 40); Prenez garde à la peinture, comédie de René Fauchois, transmis à l'Odéon (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30); retransmission de l'Opéra (Radio-Paris, en soirée).

MARDI. — Retransmission de l'Opéra-Comi-ue (Strasbourg, Rennes, Nice, en soirée); Na-Ambers et tre divine amante, la Liberté, fresque dra-Armstrong c matique de Jean Francey, par l'équipe Art au cours et Travail (Radio-Paris, 20 h. 15).

MERCREDI. — Orphée, drame lyrique de un tumulte Gluck, avec Maria Pauwers, de l'Opéra de Chi-ontestabler cago (Paris-P. T. T., Marseille, Grenoble) que les 20 h. 30); Liberté provisoire, 4 actes de Mide champio chel Duran (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Mont-pellier, 20 h. 30).

L'auditeur X. CYCLISME

Ne jamais utiliser de branches vertes, mais toujours du bois mort.

Faire trois tas de la réserve de bois : brindilles, bûchettes, gros morceaux d'entretien.

Le feu doit être entouré de pierres solides, de blocs de terre herbue ou bien creusé dans un trou (système polynésien).

Pour allumer, faire un croisillon de brindilles fines et sèches, supportées par deux bûchettes; laisser au centre un espace vide, y glisser deux allumettes enflammées côte à côte. Les brindilles prennent rapidement. Continuer ensuite à monter le feu en forme de cône en y plaçant des bois secs de plus en plus gros.

Bien aérer les bois du feu, ne jamais les tasser, l'air doit circuler.

Un feu de campeur bien fait, fume très peu.

Prenez du bois de bouleau, de chêne, de charme, de coudrier; évitez les résineux qui donnent une fumée épaisse et salissante.

Le randonneur n'allume que de petits feux, faciles à monter, faciles à éteindre.

Ne cuisiner que sur des braises bien rouges, autant que possible pas sur les flammes.

Bien éteindre le feu après usage.

COMMENT SE NOURRIR EN CAMPING

Ne pas faire de trop copieux repas, mais plusieurs bonnes collations.

Employer le moins possible les conserves, mais au contraire les fritures fraîches ou le kakeur du T grillades, les céréales assaisonnées au gras ou classement aux compotes, les viandes séchées ou fumées France), Co les amandes, les fruits crus ou secs et les sa lodes au citron.

En chemin de fer, si l'on doit prendre un repas dans le wagon, se nourrir de gâteaux, pain, chocolat, pâtes de fruits, fruits secs, fromages secs, ne comportant ni sauces, ni déchets salissants.

Simplifier la cuisine; les plats les plus simples sont souvent les plus agréables et songez à la vaisselle!

La vaisselle doit être faite à l'eau bouillante immédiatement après chaque repas; ou bien à froid, au sable et ensuite rinçage à l'eau courante et séchage. Ce procédé élimine bien les traces de graisse.

En randonnée d'hiver il est agréable de prendre un repas substantiel au réveil et de déjeuner vers 16 heures; on profite ainsi beaucoup mieux des meilleures heures du jour.

En randonnée estivale, il faut partir de très bonne heure sur un léger petit déjeuner. Faire casse-croûte vers 10 heures. Déjeuner vers 14 heures et ensuite se reposer tout l'après-midi et dîner légèrement vers 20 heures.

Ne pas déjeuner dehors par temps très froid ou très humide; monter la tente ou bien chercher un abri agréable.

Ne pas utiliser de réchaud à essence sous une tente.

Etre toujours très propre dans sa cuisine. Mettre tous les déchets dans un sac en papier que l'on jette ensuite dans un endroit propice et très discret.

ATHLETIS

Le Finla

6 m. 48

7 m. 23)

L'équipe

hampionn

es vacances

Grandes ve

ni pour la

présentati

onchet de

Ranciers : p

adio-Cité. C

est à souhai

que Saint-Gr

aint-Granier

actuel

rentre bien

vite. — M.

Emmanuel

Jacob rem.

0.000 : So

place M.

Bénazet

pour la

lecture des

infornde

des

mations

du Poste

Parisien.

C'est à

crier : Vi

vive les

Bénazet !

in ce mon

◆ La radio

nous a

révélé

deux po

ètes : Ra

ndonne

et M.

bert Des

nos et

Paul Gil

son. Le

premier

nous

plus de

72

charma

ît chaque

semaine

avec sa

Clé de la

porte qui

pa

Songs.

Son actuel

Quart d'

heure de

la rée ex

traord

création

est un pe

tit chef-d'

œuvre d'

espièrerie

favorite.

Le second,

avec ses

Contes de

ma mère

Cigo. Le

mat

gne est

tout sim

plement

ravissan

t. Les lu

nserin a

été dis

et mer

credis

soir, et

le ven

dredi

matin

à 9

heures

écoute

z Paul

Gilson

sur Ra

dio-Lux

embour

SPORTS

DES PERFORMANCES DES NOUVELLES

ATHLETISME.

larés. Ça fait une
auditeurs... privé
de presse.
s à la radio d'Éto
on que les enfants
Le Finlandais Jarvinen lance le javelot à
16 m. 48 (record du monde par le même :
Antoine remplace 7 m. 23).
L'équipe de Finlande qui participera aux
championnats d'Europe comprendra toutes les
grandes vedettes des courses de fond et des
crochet de Raancers : pour le 5.000 : Macki et Pekuri qui
ont actuellement moins de 14' 30"; pour le
10.000 : Salminen et Lehtinen, recordman du
lecture des infirmités des 5.000; au disque: Kotkas qui dé-
est à crier : Vive les 50 mètres; au javelot : Jarvinen,
en ce moment tout près de son record du
deux poètes : Rönönd et Nikkanen qui lance régulièrement à
Le premier n'obtient de 72 mètres; en hauteur : Kotkas en-
avec sa Clé d'ore qui passe aisément 2 mètres. Cette équi-
l'heure de la rée extraordinaire comptera à coup sûr parmi
d'œuvre d'esprits favorites.

de ma mère Cigo. Le match Etats-Unis-Allemagne disputé à
avissant. Les l'un a été gagné par les Américains (122
points à 92). Toutes les performances se-
aient à citer. Retenons cependant les 10"
5/10 de Ben Johnson aux 100 mètres, les 1'
12" 4/10 de Harbig aux 800 m., les 14" 1/10
le Wolcott aux 110 m. haies, les 46" 9/10
le Mallot aux 400 m., les 53" 3/10 de Pat-
erson aux 400 m. haies, les 4 m. 27 à la per-
son de Warmerdam (U. S. A.), les 2 mètres
13 h. 25); Grisé, en hauteur de Walker (U. S. A.), les 7 m. 61
de la Rose, de Leichum (Allemagne), en longueur, les 15
Nice, Tour Eiffel, 82 de Ryan (U. S. A.) au poids, au
ces de Figaro, disque, les 50 m. 19 de Schröder, et le relai
bourg (Radio-Paris), 100 en 40" remporté par les Américains.
au total l'Allemagne n'a gagné qu'une course
de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

OUTER
ette Christine, sè-
h. 25); Grisé, en hauteur de Walker (U. S. A.), les 7 m. 61
de la Rose, de Leichum (Allemagne), en longueur, les 15
Nice, Tour Eiffel, 82 de Ryan (U. S. A.) au poids, au
ces de Figaro, disque, les 50 m. 19 de Schröder, et le relai
bourg (Radio-Paris), 100 en 40" remporté par les Américains.
au total l'Allemagne n'a gagné qu'une course
de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

de ma mère Cigo. Le 800 m. avec Harbig contre 11 gagnées par
Radio-Luxembourg Etats-Unis; dans les concours l'Allemagne
on (Radio-Luxembourg) 5 fois en tête et l'Amérique 3.
rapide, de Mau, 70 points contre 50 ! C'est la plus cui-
Parisien, 21 heures défaite que nous aient infligée jamais
Opéra (Strasbourg) athlètes britanniques et ce malgré que nous
ryons remporté tous les concours ! Mais les
umaine, de Jean Anglais ont gagné eux toutes les courses,
(Bruxelles) français une : le 2 mille steeple enlevée par no-
commandation, core vaillant Cuzol. Toutes les courses en clas-
dio-Paris, 20 heures leurs représentants bien entendu 1er et
sauf aux 880 yards gagné devant Lévêque
pièce radiophonique Wooderson. De quoi se mettre sérieuse-
Vagabonds, dément à l'ouvrage et changer radicalement de
20 h. 30); Lénéthodes !
2e acte (Radio) Wooderson courra aux championnats d'Eu-
ope le 800 et le 1.500 mètres.

SUR LES CHAMPIONNATS DE FRANCE D'AVIRON

C'est la large et calme Saône qui
a vu cette année se dérouler
les classiques championnats de
France d'aviron. Non pas la
Saône quand elle traverse sous quinze
ou vingt ponts Lyon, la grande cité de
la soie, mais plus haut, par delà les
monts du Beaujolais, à Mâcon.

On peut dire que ce qui a caractérisé
ces championnats c'est bien l'étonnante
« poussée » des jeunes. Depuis plu-
sieurs années, tous les titres étaient in-
variablement remportés par des équi-
pes parisiennes ou provinciales tou-
jours les mêmes, équipes remplies de
qualités mais qui, tout de même, per-
daient avec le temps chaque année un
peu plus de leur brio, de leur puis-
sance. Et peu à peu on en arrivait dans
le sport difficile de l'aviron à ce même
vide, à cette même pénurie de cham-
pions que nous pouvons enregistrer
dans d'autres sports.

Et voici que ces derniers champion-
nats nous ont tout d'un coup apporté
ce que les autres des années passées
nous refusaient, ne nous laissaient mé-
me pas, à la vérité, entrevoir : des
jeunes, athlétiques et parfaitement en-
traînés, prennent la place des aînés
chargés de gloire. Dans toutes les ca-
tégories ou presque les jeunes rempor-
tent les titres. Seuls de tous les an-
ciens champions, les frères Vandernotte,
de Nantes, ont su garder leur titre en
« deux sans barreur » après une lutte
farouche contre la jeune équipe de La-
gny. Et parmi ces équipes qui ont su
conquérir brillamment les titres, il faut
citer en tout premier plan :

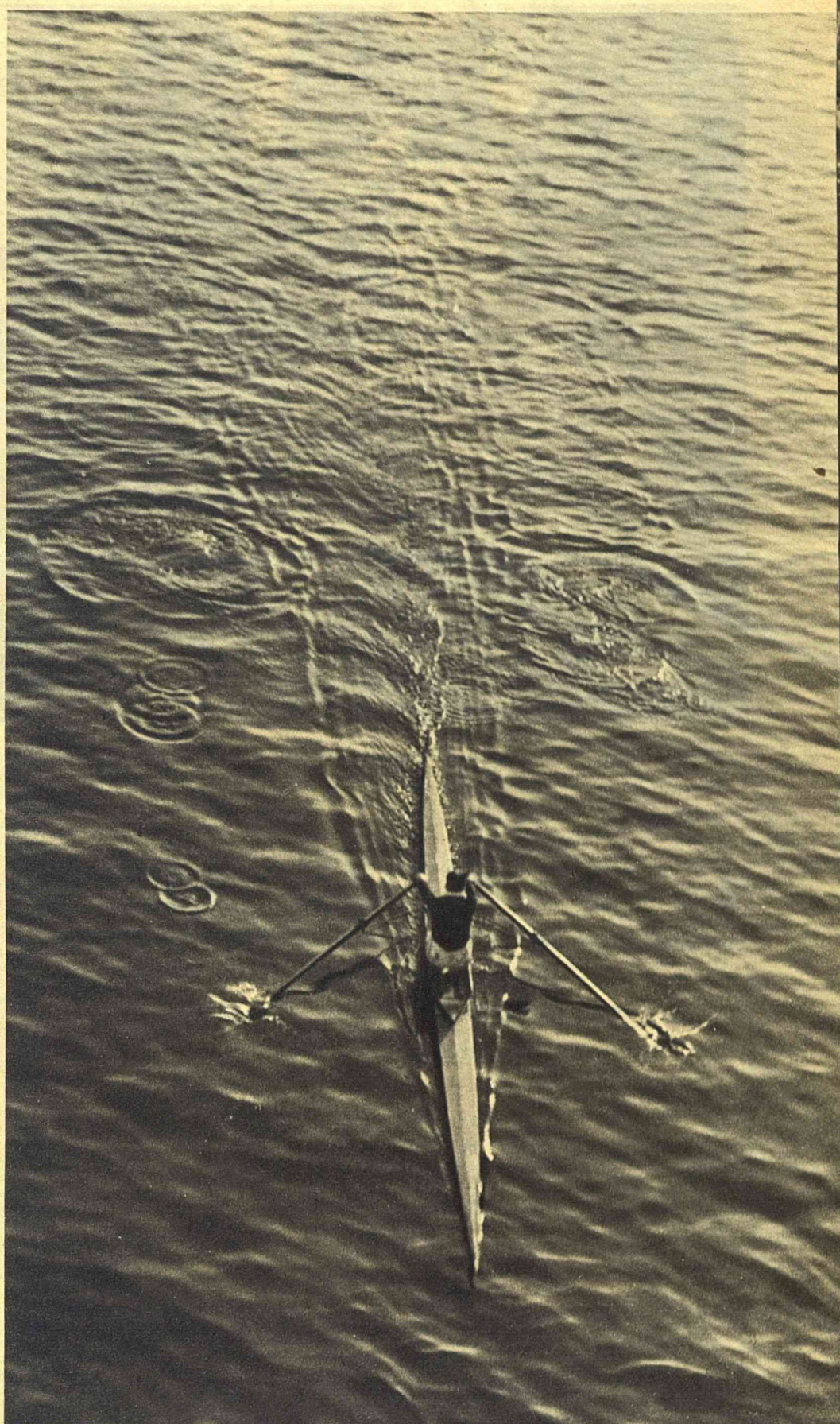
LE ROWING-CLUB DE BONE

Vainqueurs en quatre et en huit !
les deux plus importantes épreuves des
championnats. Une grande équipe à
n'en pas douter et tellement sympathi-
que pour qui connaît un peu le travail
magnifique, véritablement exemplaire,
des jeunes Bônois, beaux athlètes,
« couvés » par Tapie et Fourcade, les
Olympiens. Tapie ? Fourcade ? Ils
étaient champions d'Afrique du Nord
et champions de France, en yole de
mer, depuis peut-être dix ans jusqu'à
l'année dernière ou voici deux ans
peut-être. Champions en skif, en deux,
tous les ans. Ils s'entraînaient dans le
port et, la jetée franchie, dans le ma-
gnifique golfe de Bône, du côté de
« Saint-Cloud » ou du côté du « Cap
de Garde ». Puis le Rowing s'est mis à
l'« outrig ». Et dès lors, Tapie et Four-
cade et quelques copains s'en sont allés
tous les matins, été comme hiver (et
l'hiver algérien avec ses pluies diluvien-
nes et désespérantes et son grand vent
humide et froid existe, croyez-m'en !)
ramer sur la Seybouse, l'oued aux eaux
limoneuses qui se jette dans le golfe,
de l'autre côté du port. Et Tapie et
Fourcade ont gagné en 2 barré et de
fort loin le championnat de l'Afrique
du Nord, puis le championnat de Fran-
ce. A Berlin, l'équipe pouvait prétendre
vraiment au titre olympique lorsque
Tapie, à la veille de la finale, tombe
soudainement malade et reste un mois
immobilisé. Bône apprend la nouvelle
et se désespère, Tapie se guérit, re-
monte le courant ! et, avec Fourcade,
inlassablement nous prépare la magni-
fique surprise de cette année. De Ber-
lin et de leur entraînement en France
ils ont rapporté de précieux enseigne-
ments et les Borie, Sardella, Pernice,
Robledo, Merle, Monticelli, avec les
deux sympathiques champions comme
chefs de nage, atteignent à la très bril-
lante classe internationale.

Et nous disons à la classe internatio-
nale parce que, tant en « quatre »
qu'en « huit » le Rowing-Club de Bône
pouvait et devait représenter la France

AUX CHAMPIONNATS D'EUROPE

qui auront lieu à Milan, bientôt. Or,
les Bônois, tout brillants champions
qu'ils sont n'iront pas à Milan. Nous
y enverrons une dizaine de rameurs qui
se feront battre en série ! Pourquoi,
demanderez-vous, ne sont-ils pas du
voyage ? Parce que Tapie, qui est avo-
cat, doit rejoindre son poste au Tribu-
nal, parce que Fourcade, qui ne de-



manderait pas mieux que de rencontrer
les équipes d'Allemagne, de Suisse ou
d'Italie, voit ses camarades du « qua-
tre » ou du « huit » au terme de leur
congé payé, rappelés d'urgence par le
commerçant, le banquier ou l'industriel
qui les emploie. Et c'est ainsi que la
France, qui pouvait pour une fois se
signaler dans une compétition sportive,
sinon en la gagnant, du moins en s'y
classant fort honorablement, passe à
côté de cette chance unique. Le sport
en France, parent pauvre de notre bud-
get, sans stades et sans méthodes pré-
cises, vit tout de même, et lorsqu'à
force de travail et d'application ses
champions se montrent malgré tout
aussi forts que les autres, il se trouve
malheureusement encore à la merci de
chacun. Ne pourrait-on pas enfin libé-
rer quelque peu de leurs obligations
journalières, de leur travail, le cham-
pion ou les champions qui risqueraient
de nous valoir dans une compétition in-
ternationale quelques lauriers. Ne pour-
rait-on pas envisager des mesures don-
nant aux champions, ambassadeurs de
notre jeunesse sportive, une certaine

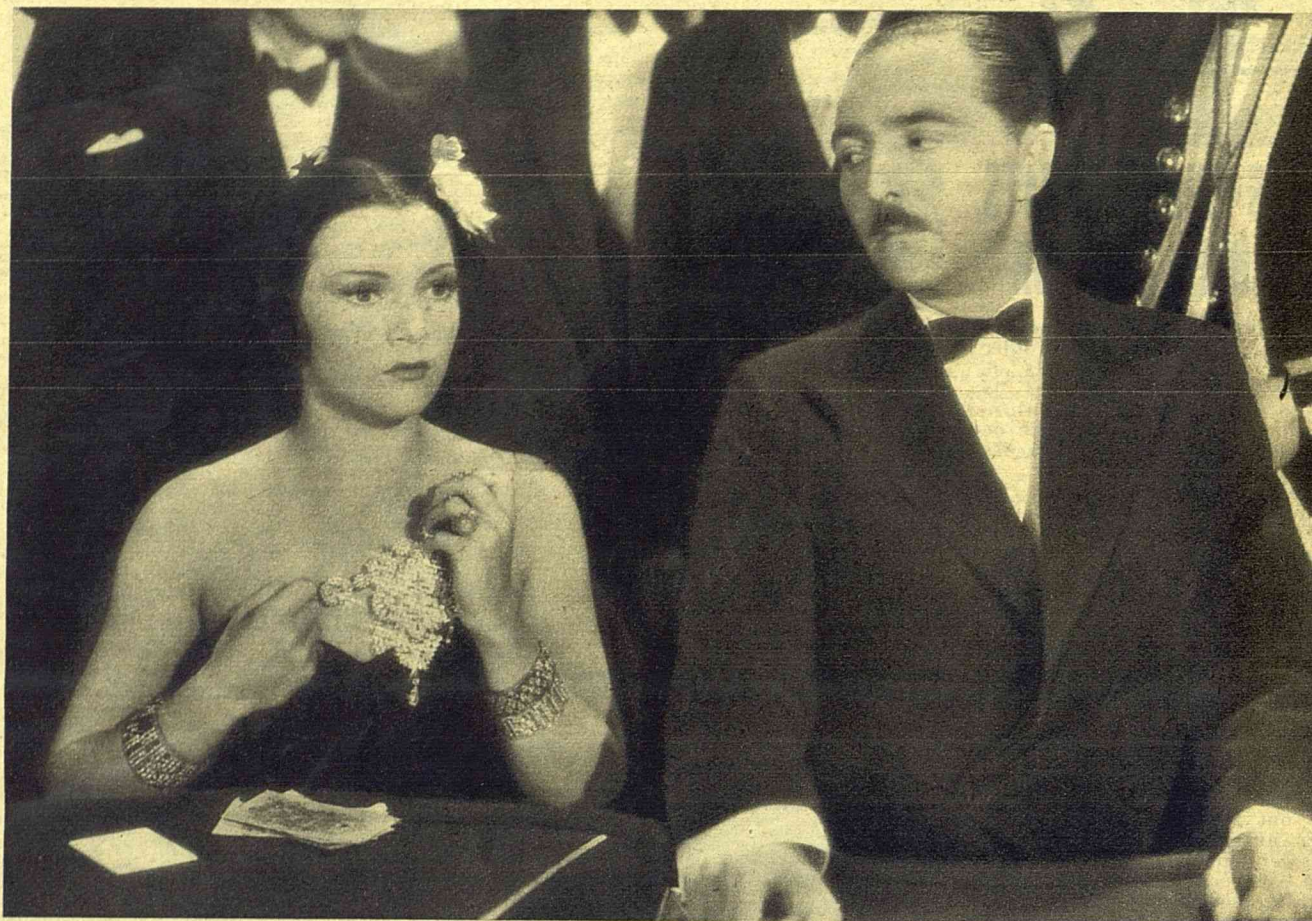
indépendance, une certaine liberté afin
qu'aux Bônois de tous les sports il soit
permis de laisser durant quelques jours
leur quotidienne tâche pour lutter et
remporter des titres.

Jean ROIRE.

LES REFORMES DE MARSEILLE

LES sportifs exigent, pour le plus
grand bien du sport en général et
du football en particulier que
soient poursuivis et impitoyablement châ-
tiés les instigateurs et exécuteurs des scan-
daleuses réformes de Marseille, que soient
punis sévèrement ceux qui — pour des
raisons d'intérêt n'ayant aucun rapport
avec le sport MEME PROFESSIONNEL —
ont permis à des athlètes comme Ben
Bouali et Bastien d'être exemptés, pour
« faiblesse de constitution » de tout ser-
vice militaire.

Nous sommes sûrs d'être les interprètes
fidèles des lecteurs sportifs de « Regards »
et demandons avec eux que sur cette lou-
che histoire la lumière soit faite, et brûle
SANS MENAGER PERSONNE, tous ceux
qui, en quelque façon y ont pris part.



Dans « Diner au Ritz », Annabella, toujours aussi jolie, est en progrès certain, en tant qu'actrice.

C I N É M A LES FILMS

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Précurseur du cinéma

On vient de fêter à Saint-Brieuc le centenaire de la naissance du grand écrivain français Villiers de l'Isle-Adam, l'auteur des Contes cruels, d'Axel, de l'Eve future, l'un des meilleurs parmi les hommes de l'époque symboliste.

Villiers, qui mourut en 1889, ne put jamais connaître le cinéma. Il ne l'en a pas moins décrit, et d'une manière extrêmement précise, dans l'Eve future, roman philosophico-scientifique, qu'il publia en 1885, dix ans avant le cinématographe des frères Lumière.

Le principal héros de l'Eve future est l'inventeur américain Edison qui venait de se rendre célèbre par la réalisation pratique du phonographe. Villiers, qui ne connaissait nullement Edison, suppose que celui-ci a réussi à fabriquer une femme artificielle, vivante et parlante. Au cours des longs entretiens philosophiques entre Edison et un de ses amis, l'inventeur donne une représentation que Villiers décrit ainsi :

« Une longue lame d'étoffe gommée, incrustée d'une multitude de verres exigus, aux transparences teintées (le film en couleurs) se tendit latéralement entre deux tiges d'acier devant le foyer lumineux de la lampe astrale (lanterne de projection). Cette lame d'étoffe, tirée à l'un des bouts par un mouvement d'horloge, commença à glisser très vivement entre la lentille et le timbre d'un puissant réflecteur. Celui-ci, tout à coup — sur la grande toile blanche tendue en face de lui (l'écran), dans le cadre d'ébène surmonté de la rose d'or — réfracta l'apparition en taille humaine d'une très jolie et assez jeune femme rousse. »

« La vision, chair transparente, miraculeusement photochromée, dansait en costume pailleté une sorte de danse mexicaine populaire. Les mouvements s'accusaient avec le fond de la vie elle-même, grâce aux procédés de la photographie succes-

sive (prise de vues), qui, le long d'un ruban de six coudées, peut saisir dix minutes des mouvements d'un être sur des verres microscopiques reflétés ensuite par un puissant microscope. »

« Edison, touchant une cannelure de la guirlande noire du cadre, frappa d'une étincelle le centre de la rose d'or. Soudain, une voix plate et comme empressée, une voix sotte et dure, se fit entendre (le cinéma parlant). La danseuse chantait... Le tambour de basque se mit à ronfler sous son coude et les castagnettes à cliqueter. »

Ne croirait-on pas que Villiers a réellement assisté à la représentation d'un film parlant, en couleurs, comme par exemple la Cucaracha. Rien ne manque dans sa description, ni la bande souple d'images photographiques transparentes, ni la lanterne de projection, ni l'écran, ni la couleur, ni le son.

Si Villiers put imaginer d'une façon si précise le cinéma en 1885 (et par une curieuse coïncidence placer sa réalisation dans l'atelier d'Edison qui, quatre ans plus tard, allait commencer à réaliser son kinetoscope, invention d'une importance formidable dans la naissance du cinéma), c'est qu'aussi bien depuis plus de trente ans déjà des chercheurs poursuivaient avec un acharnement souvent couronné de succès la recherche du futur cinéma. Depuis 1851 la photographie animée existait et en 1864 déjà Ducos du Hauron, en prenant un brevet pour un appareil encore très imparfait, avait génialement prévu les applications et l'avenir futur du cinéma. Nous dirons dans de prochains articles ce que fut l'effort des inventeurs des vues animées, effort qui commença après 1830, pour aboutir en 1895 à la réalisation pratique et commerciale du cinéma par les frères Lumière.

Georges SADOUL.

DINER AU RITZ

Le scénario est extrêmement compliqué et le spectateur risque souvent d'en perdre le fil. Une jeune fille veut venger son père, vendre des diamants pour le compte d'un marchand, et rembourser les clients d'une banque, se promène à travers l'Europe, déguisée tantôt en comtesse espagnole, tantôt en princesse hindoue. Les gens qui l'entourent n'ont pas des professions et des intentions moins compliquées. Cela finit par un mariage. Annabella est toujours extrêmement jolie. Elle est, en tant qu'actrice, en progrès certain, et l'on peut espérer que d'ici quelques années elle saura jouer la comédie. La mise en scène est soignée, et si la sophistication n'était pas poussée jusqu'aux extrêmes limites de la complication on s'amuserait assez souvent. (Film anglo-américain, de Harold D. Schuster, avec Annabella, David Niven, etc.).

JOSETTE ET COMPAGNIE

Le dernier film américain de Simone Simon. Il n'est ni meilleur ni pire que les trois autres films qu'on lui fit faire à Hollywood. Un vieux beau, M. Brossard, veut épouser la chanteuse Josette. Les fils Brossard veulent empêcher leur père de faire cette sottise et ils vont trouver Josette. Mais Josette a été à l'improviste remplacée par une jolie jeune fille dont les deux frères tombent amoureux. Elle finit par épouser l'un d'entre eux.

Ceci est très gentiment mis en scène. Simone Simon chante un peu trop et en a eu le tort de présenter ses « numéros » dans un style music-hall qui convient assez mal à son genre. Les péripéties sont bien menées. Les scènes de ce vaudeville qui auraient pu être scabreuses ou de mauvais goût sont menées avec beaucoup de tact. William Collier a tracé une bonne figure de vieux beau dans le rôle de M. Brossard père. Film américain d'Allan Dwan avec Simone Simon, Don Ameche, Robert Young.)

MONSIEUR DOOD PREND L'AIR

« Prendre l'air », dans le langage de la radio américaine, veut dire, non pas aller faire un petit tour dehors, mais parler ou chanter devant un microphone. La radio transforme ces paroles en ondes, ces ondes s'envolent à travers

l'espace, elles « prennent l'air ». M. Dodd est donc un chanteur de radio qui, avant d'être célèbre, était électricien dans une petite ville de la province américaine. Resté très « paysan » malgré une gloire comparable à celle de Tino Rossi, il serait la victime d'une demi-mondaine et d'une chanteuse sur le retour, si une brave petite dactylo, qui l'aime pour lui-même, ne le sauvait de leurs pattes.

Le début du film dresse un tableau superficiel, mais amusant, de la vie américaine. Le vaudeville proprement dit est d'une absence d'originalité assez frappante. Alice Brady, qui a été meilleure dans des rôles semblables, charge un peu trop le personnage de la vieille chanteuse. On voit trop peu Frank Mac Hughe, qui est un des meilleurs acteurs du vaudeville américain. (Film américain d'Alfred E. Green, avec Kenny Baker, Frank Mac Hughe, Gertrude Michael, etc.).

LE ROI DU HOCKEY

Le hockey sur glace, sport violent et d'une étonnante vitesse, est l'un des sports favoris des Américains. Chaque soir des matches professionnels ont lieu dans des palais de glace spécialement aménagés pour ce genre de spectacles. Autour de ces matches s'engagent des paris comme autour des courses de chevaux. Le joueur d'une équipe professionnelle soupçonné, à tort, de s'être laissé acheter par un bookmaker du hockey, se brouille avec son meilleur ami et reçoit sur la tête un si fort coup de crosse qu'il en devient aveugle. Mais on lui rend à la fois justice et la vue, et il reprend sa place dans l'équipe et dans le cœur de sa bien-aimée.

C'est là une de ces petites comédies américaines sans grandes prétentions et au scénario assez bête, qui ont le mérite de traiter avec une aimable exactitude tel ou tel point particulier de la vie américaine, donnant ainsi au spectateur d'amusants renseignements sur les mœurs d'outre-Atlantique. (Film américain de Noël Smith, avec Dick Purcell, Anne Nagel, Wayne Morris, etc.).

LE JOYEUX REPORTER

Joe Brown, on l'a souvent écrit, est le Fernandel américain. Un Fernandel qui aurait beaucoup moins de finesse et beaucoup plus de vulgarité. Sa grande bouche, ses henrissements d'épaulement, sa vilaine bouille le rendent souvent drôle. Certes, il ne s'agit pas d'un comique d'un genre très relevé, et le scénario du Joyeux reporter, tiré d'anecdotes des journaux comiques américains, est à peu près du niveau de nos Pieds nickelés. Joe, reporter imbécile, rédacteur d'un tout petit journal de province, se trouve être par la suite de diverses circonstances, mis sur la piste d'une bande internationale de fraudeurs. Après une lutte en avion avec toute la police de Chicago, il abat l'avion des bandits à coups de carabine de chasse et est fêté comme un héros national. Il y a là-dessus une verve vulgaire et assez basse qui, malgré tout, emporte souvent le rire. Et pour qui est écœuré du perpétuel champagne des films sophistiqués, un coup de gros rouge prend soudain plus de saveur. (Film américain de Edgar Sedgwick, avec Joe Brown, Florence Rice et Guy Kibee.)

LE RETOUR D'ARSENE LUPIN

Arsène Lupin est devenu gentilhomme-fermier et il va épouser la fille de son voisin de campagne lorsqu'on vole au futur beau-père une émeraude historique. Arsène collabore avec la police dans la course au trésor qui s'engage et où un bijoutier marron trouve la mort. On finit par arrêter le vrai coupable et par laisser le brave Arsène à sa fiancée. Toute cette histoire, pas très imprévue dans ses péripéties, est agréablement racontée et se voit sans ennui. (Film américain, de Georges Fitzmaurice, avec Melvyn Douglas, Warren William et Virginia Bruce.)

G. S.

LE MOULIN DU FRAU

par Eugène LE ROY

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Ce travail sédentaire ne lui plaît guère, il se prend à regretter la fraîche et riche campagne du Frau. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier.

En voyage chez sa tante à Excideuil, il retrouve ses jeux d'enfants, les traditions du village, et son ancien maître M. Lamothe, brave homme partagé entre deux passions : la chasse et le boston.

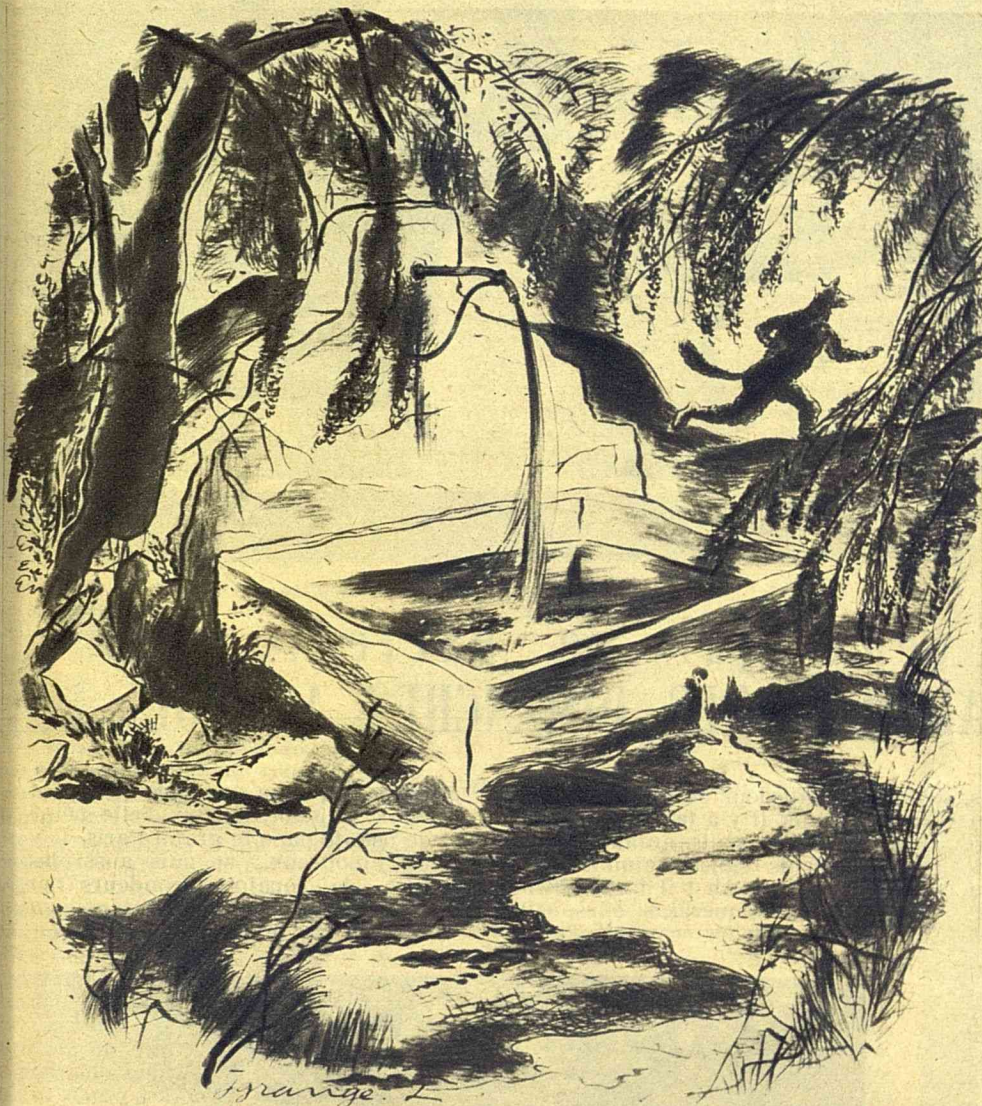


ILLUSTRATION
de GRANGE

que le diable ricanait d'une voix creuse et étouffée comme s'il eût eu la bouche dans une bonde de barrique vide.

De cette affaire le pauvre Tuénou s'était trouvé mal, et lorsqu'il était revenu à lui, tout avait disparu. Tout ça ce n'était pas des menées, on pouvait demander à Tuénou. D'ailleurs, cette cafourche du Cimetière-des-Boues était connue depuis les temps anciens, pour être hantée par le Diable. Jeantillon, le tisserand de Saint-Sulpice, l'y avait rencontré sous la forme d'un grand bouc noir.

Ceux qui n'y croyaient pas n'avaient qu'à essayer d'ailleurs. Ils n'avaient qu'à aller à cette croisée des chemins et appeler neuf fois : *Robert !* Mais rien que cette idée faisait frissonner tout le monde. Gustou assurait que c'était à cet endroit-là même que le vieux Baspeyras de la Raymondie, mort l'année passée, avait eu du Diable, la *Mandragoro* qui l'avait enrichi, tellement qu'il avait laissé à ses enfants un

grand pot plein de louis. Il était allé à la cafourche sans se retourner, une poule noire sous le bras, et sur le coup de minuit, il avait crié trois fois : *Poule noire à vendre !* Le Diable était venu coup sec, sous la forme d'un homme noir avec des cornes et des pieds fourchus et avait cherché à lui faire peur ; mais Baspeyras qui n'avait pas froid aux yeux, avait fait ses conditions, et il avait eu la *Mandragoro*.

— Ah ça ! dit Lajarthe, tu crois toutes ces histoires-là, Gustou ?

— Sans doute que je les crois : d'ailleurs, ça n'est pas d'aujourd'hui seulement que ça se passe, n'est-ce pas ? Du temps que j'étais petit, ma grand-mère m'en racontait de pareilles ; mais toi, Lajarthe, tu ne crois à rien.

— Pour ça, dit le métayer de Puygolfier, on ne peut pas dire que le Diable n'existe pas, ni qu'on ne le voit pas paraître. Tous nos anciens ont ouï dire et ont vu des choses comme dit Gustou. Le curé parle d'ailleurs souvent du diable qui tourne autour de nous, comme un loup, pour nous manger.

tout ça, et si, étant petit, j'avais eu peur de ces contes de vieilles, maintenant ils me font rire.

Mais deux ou trois filles, à qui ces histoires faisaient passer le froid dans le dos, priaient Gustou d'en conter d'autres : c'était le convier à noces ; aussi il ne se fit pas prier et continua :

— Vous avez tous ouï parler du *Chaoucho-Vieillo* ; c'est un esprit malin qui vient vous tracasser la nuit, tandis qu'on dort. On a beau fermer la porte, il passe par le trou de la serrure. Il s'approche sans bruit, monte sur le lit par les pieds, et se couche sur vous pour vous étouffer. Ça m'est arrivé à moi-même ; on ne peut pas dire que ça s'est passé loin d'ici, et on ne sait à qui : c'est dans mon lit, au moulin, et à moi.

« Je m'étais donc couché et je dormais tranquillement, quand tout d'un coup, environ la minuit, je sens quelque chose de mou qui me montait sur les pieds. Je crus d'abord que c'était quelque chatte qui était entrée au moulin, et je donnai un coup de pied pour la faire descendre. Mais je sentais toujours cette chose molle sur mes pieds. On n'y voyait brin, et je la sentais monter, monter toujours, et la voilà qui s'étend sur moi et me pèse sur l'estomac...

— Oh ! Gustou ! faisaient les filles avec des petits cris effrayés.

Mais lui continua, suspendant le bruit des maillets : — Je ne pouvais plus respirer ; j'étends les bras et je l'empoigne : mais c'était comme si j'avais fouillé dans un lit de plume, tant c'était doux et mou : je n'y faisais rien. Mes bras s'enfonçaient jusqu'au coude dans cette sale créature, comme dans la pâte de la maie, et ça s'attachait tout pareil à ma peau. Tout de même je finis par la prendre au cou et à la serrer bien fort ; mais j'avais beau serrer, serrer, je la sentais qui me glissait entre les mains, tout petit à petit, et s'échappait... Je m'assis alors sur le lit, et j'entendis quelque chose qui marmonnait du côté de la porte, et puis je n'ouïs plus rien : la bête était repartie sans bruit par le trou de la serrure.

— Hé bien, que dis-tu de ça, Lajarthe ?

— Je dis que tu avais mangé quelque chose qui te pesait sur l'estomac et que ça t'a donné le cauchemar.

— C'est ça ; et la bête que j'empoignais ?

— C'était ta courte-pointe.

— Et ce qu'elle marmonnait en s'en allant ?

— C'était quelque chatte sur la tuillée.

— Voilà ! dit Gustou ; j'ai bien raison de dire que tu ne crois à rien. C'est une chose qui m'est arrivée à moi-même ; tu sais que je ne suis pas menteur, et avec ça tu ne me crois pas.

— C'est, dit Lajarthe, que tu tournes les choses du côté de tes idées : je ne dis pas que tu n'aies rien senti cette nuit-là, mais je ne crois pas que ça fut le *Chaoucho-Vieillo*.

— Voyons, dit Gustou, tu ne crois pas à ce qui m'est arrivé ; ni à la *Mandragoro*, de Baspeyras, ni au Diable ; tu ne crois pas non plus aux *Bujadières* qui tordent le linceul des pauvres défunts, à la *Biche-Blanche*, à la *Litre*, à la *Citre*, cette bête qui semble une chèvre et qui est grande comme un cheval, qui court les chemins la nuit, galope après les gens attardés, emporte les enfants qu'elle rencontre, fait des dégâts partout, et s'évanouit en feu quand on la poursuit ; mais au moins il y a deux choses auxquelles tu ne peux pas refuser de croire, dit-il très sérieusement : c'est la *Chasse-Volante* et le *Lébrou*. Ça, c'est des choses trop connues pour que tu dises non : dans le pays il n'y a personne qui n'y croie bien.

— Pour ça, firent les énoisseurs, Gustou dit la vérité.

Et chacun de raconter qu'il avait ouï la *Chasse-Volante* et vu le *Lébrou*, c'est-à-dire le loup-garou.

— Pas plus vieux que cette année, reprit Gustou, le vendredi d'après la fête des Morts, la *Chasse-Volante* a passé par ici, entre le moulin et le Taboury.

— C'est vrai, fit le fermier de la Mondine, je l'ai entendue sur les onze heures du soir.

— Tout juste, dit Gustou. Je revenais assez tard de la foire de Sorges, j'avais dépassé le bourg, et je n'étais plus qu'à un gros quart d'heure d'ici, quand la voilà qui arrive. Il faisait un vent du diable ; de grands nuages couraient dans le ciel, et avec ces nuages, la *Chasse-Volante*. On entendait, comme vous m'entendez à présent, les chasseurs sonnant de la trompe, les rossignols des chevaux, les abois des chiens courants, et avec ça un grand fracas, comme pourrait en faire une troupe de cavaliers galopant sur les chemins, en criant après la bête et en faisant péter leurs fouets. Je levai les yeux au ciel, et, aussi vrai que je suis là, qui vous le dis, entre deux nuages noirs, je vis la *Dame-Blanche* qui galopait toujours à la tête des chasseurs, montée sur un cheval blanc...

Tous les énoisseurs qui étaient là, rangés autour de la grande table de la cuisine, regardaient Gustou et en triboulaient ; lui continua :

(Suite page 22)



Ramer depuis sept heures du matin jusqu'à minuit pour promener des Parisiens n'est plus un plaisir, surtout pendant la canicule.

Qui dira les dimanches d'été à Paris ? Le ciel sans une ride est brûlant et bleu pâle comme une immense plaque d'acier chauffée à blanc. L'air rare fume comme une vapeur, plein des parfums résineux de l'asphalte qui fond dans les rues, et l'ombre, entre les hautes maisons de béton enflammées de réverbérations est moite et pesante comme la mer avant le passage d'un typhon. Pas un souffle de vent, les feuilles des arbres pendent immobiles, altérées de chaleur, la ville est un brasier sans flammes.

Les beaux quartiers ont vu leur élégante population émigrer en masse vers les villégiatures snobs, mais la vie grouille à Charonne, Belleville, Ménilmontant, dans le Paris ouvrier, Paris aux maisons lépreuses, aux appartements pareils à des cages que le soleil fait fournaises. On n'a pas ici, où bat le cœur du Paris travailleur, les moyens de se payer longtemps la mer, la campagne ou la montagne. Il y a bien les vacances conquises de haute lutte, mais beaucoup les ont prises, déjà, ou elles sont encore à prendre, et il faudrait cuire dans son taudis comme un pain dans son four, s'il n'y avait, proche, le bois.

Le seul, l'unique bois de Vincennes — l'autre, on le laisse aux rastas et aux grues — oasis de verdure et d'eau, où l'homme de la ville termitière peut reprendre contact avec notre mère commune : la Nature. Et dès le matin, par les étouffants tunnels du métro, par caravanes d'autobus, en vélo, à pied, des grappes

d'hommes et de femmes, d'enfants, où les robes d'été mettent des bouquets de fleurs claires et gaies, se ruent vers les pelouses, les arbres, l'eau, l'ombre, la fraîcheur, l'évasion.

LES PARISIENS DU DIMANCHE

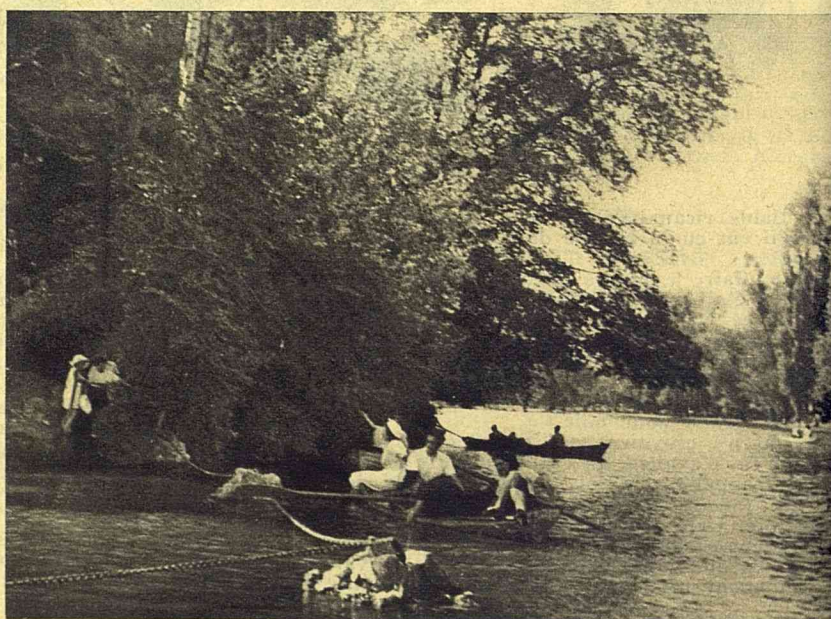
Quel contraste entre cette foule aujourd'hui et ce qu'elle était les jours précédents. Elle portait alors la fatigue et l'ennui, les soucis, les désespoirs de sa rude existence travaillieuse. Aujourd'hui, il y a de la joie sur ces visages si bien façonnés par le travail qu'on reconnaît chaque corps de métier aux marques bien particulières, pli des yeux, rictus des lèvres, couleur de la peau, rides du front.

Mais à demain, le bureau, le magasin ou l'usine; aujourd'hui, je l'ai dit, il y a sur ces visages la joie d'être sans contrainte, dans l'allure une légèreté aérienne.

Quelle variété dans ce poudroiement humain qui sort de partout et flue sur la route qui mène au bois comme une houle irrésistible. Il y a les familles paisibles, chargées de musettes et de sacs où pointent des pains, les litres de rouge. Il y a les pêcheurs solitaires qui déjà sur le chemin, préparent en hâte cannes à pêche et hameçons, souriant à quel-

que rêve intérieur de plantureuse friture. Et puis, il y a les amoureux qui forment, à eux seuls, autant de mondes différents sans communications avec les autres. Ah ! il faut les voir, eux, fiers et conquérants, elles, belles et langoureuses, les écoutant d'un re-

gard extasié pour savoir ce qu'il peut en avoir de jeunesse sûre d'elle-même et de beauté dans le grand Paris. Il y a les amoureux... et puis aussi les bandes de copains frondeurs et joyeux qui s'en vont en chantant « au-devant de la vie et de l'amour ».



Des jeunes gens abordent aux rives heureuses de l'île où les arbres et les eaux du lac parlent d'amour et de beauté !

Et bien
bre est
c'est com
gnons en
peine s'il
carré d'y
qu'on est
avec ses
sur les j
étalés sur
nus, des
sur les
bouche a
aveux, et
bienfaisa
Vincenne
e nombr
l'amoure
Paris, et
es secre
Il y a ce
poitrine
place sou
qui se m
ournent
chien de
grand éc
haut, qui
l'affreux

CR

Mais to
au bois
toucher
ers le la
ent sous
re ciel,
qu'il y a
a foule,
elle que
lont, d'a
blaindrai
rendeur
pacifique
ueur, et
les yach
n objur
nener le
le croisiè
A chaq
her l'eau
ont loun
les rame
leines de
t aussi,
rilles, car
eut attra
ons qui
oyer tou
madame
arrive, m
e penche
liant le
er le bl
marche s
nari fait
e sa fen
umeur
aisse all
inant qu
les de la
Les jeu
ques ind
aire mon
neurs, ce
y avoir de
de de beauté
dans le grand
Paris. Il y
y a les amou
et puis aussi
les amoureux
bandes de cop
frondeurs et
pâte. D'au
joyeux qui s
en chantant
« au-devant
de la vie et
de l'amour ».

es barqu
illes seul
es rames
oisson a
ls regard
ouchon d
e poids d
olent d'u
ne la bou
roseaux, c
er des ba
eaux ou
brassant
Ah ! ri
soudis de
anlieues.
idienne,
parques l
rivage et
aux, de
les, de h
en pelous
landinent
A quoi
undi et
ne s'occu
a jeunes
lanser au

Et bientôt, sous les arbres où l'ombre est fraîche comme une source, c'est comme une forêt de champignons en un instant poussée. C'est à peine s'il reste, de place en place, un carré d'herbe libre pour rappeler qu'on est dans un bois. Il faut jongler avec ses pieds pour ne pas marcher sur les joueurs de belotte, des repas étalés sur une couverture, des enfants nus, des corps étendus un chapeau sur les yeux, des couples allongés bouche à bouche pour de tendres aveux, et d'autres endormis dans une bienfaisante paix. C'est au bois de Vincennes, un dimanche, qu'on voit ce nombre prodigieux de vélos et l'amoureux qu'il peut y avoir dans Paris, et que l'observateur pénètre les secrets des sommeils conjugaux. Il y a celui qui dort la tête sur la poitrine de sa femme, celle qui se place sous l'aisselle de son mari, ceux qui se mettent sur le ventre, qui se tournent le dos, qui dorment en chien de fusil ou en faisant le grand écart, ceux qui rêvent tout haut, qui vivent de beaux songes ou l'affreux cauchemars.

CROISIÈRES D'EAU DOUCE

Mais tout le monde n'est pas venu au bois comme dans une chambre à coucher au plafond de feuillage, et vers le lac dont les eaux moirées lui-ent sous le vaste ciel comme un autre ciel, c'est la ruée. Heureusement qu'il y a des barrières pour canaliser la foule, sans quoi, la bousculade est telle que plus d'un prendrait un bain tout, d'ailleurs, on pense qu'il ne se plaindrait pas. Derrière sa caisse, le vendeur de tickets subit un assaut pacifique qui le fait ruisseler de sueur, et les marinières blanches comme les yachtsmen s'égosillent en appels, en objurgations, en prières, pour ramener le calme parmi les amateurs de croisières en barque.

A chaque seconde, chargées à toucher l'eau, les grosses chaloupes s'en vont lourdement, dans le battement des rames et le friselis des vagues, de cris, de rires, de chansons, et aussi, de disputes et de bruits de rires, car monsieur — quatre ans — eut attraper avec ses mains les poissons qui passent, ce qui risque d'envoyer tout le monde par le fond, ou madame attrape le mal de mer — ça arrive, même au lac Daumesnil — et se penche dangereusement en suppliant le marinier essoufflé de rattraper le plancher des vaches, ou l'un marche sur le pied de l'autre, ou un mari fait de l'œil à la jolie voisine de sa femme... Mais bientôt la bonne humeur reprend le dessus et l'on se laisse aller au fil de l'eau, en s'imaginant qu'on vogue vers Tahiti ou les îles de la Sonde.

Les jeunes, eux, préfèrent les barques individuelles où ils peuvent faire montre de leurs talents de rameurs, ce qui ne va pas parfois sans de d'elle-même isque de collisions. Des matches de canoë ont lieu. Il y a aussi le premier la grotte en rochers carton-frondeurs et bate. D'autres jouent aux pirates et chantant « au ourchassent, enlèvent à l'abordage l'amour ». Les barques montées par des jeunes filles seules. Pauvres pêcheurs dont les rames cassent les lignes, que le poisson apeuré par ce tumulte fuit. Ils regardent mélancoliquement leur pouchon qui jamais ne s'enfoncé sous le poids du moindre goujon et se consolent d'une bonne rasade buée à même la bouteille mise au frais dans les roseaux, ou soupirent en voyant passer des barques où des êtres jeunes et beaux oublient le monde en s'empressant à bouche que veux-tu.

Ah ! rien ici ne rappelle plus les soucis de la capitale et des tristes banlieues. On est loin de sa vie quotidienne, loin de ses soucis, dans des barques lentes qui vont de rivage en rivage et de rêve en rêve, d'eaux en eaux, de verdure en verdure, d'îles en îles, de baies ombreuses et fraîches en pelouses fleuries où les canards se baignent effarés et comiques.

A quoi bon penser que demain c'est du travail et le travail ? Aujourd'hui, on ne s'occupe que de son amour et de sa jeunesse. On débarque pour aller danser au Chalet de l'Île, ou admi-

rer, au gymnase en plein air, les athlètes s'entraînant à soulever les poids, à boxer le punching-ball ou à faire de la voltige sur le trapèze. Après quoi on s'enfonce dans des retraites obscures...

Comment ne pas se sentir à l'aise dans cet univers souriant ? Tout ici, verdure, eaux, plaisir, et même l'âme-sœur s'offrent à vous dans une parfaite innocence.

Et quand la nuit tombera, les familles se rassembleront pour le départ, acceptant avec bonhomie les difficultés de trouver place dans un autobus ou les bousculades du métro. Les poumons nettoyés à l'air frais, les nerfs détendus, on s'en retournera vers la ville et les perspectives du lendemain.

Seuls, un pêcheur obstiné et les amoureux prolongeront l'enchantement de cette journée. Des couples s'égareront vers les bosquets, les barques chercheront des retraites sous les ponts et dans les replis des îles et... mais, chut, laissons sans les suivre ces embarquements pour Cythère.

L'ENVERS DU DECOR

Il y a cependant un envers à ce décor si beau, et je m'en voudrais de ne pas vous le montrer.

Il s'agit des superbes marinières en costume de yachtman. Qui songe, en les voyant dans ce cadre de fête et de plaisir, que ce sont là des travailleurs, et des plus exploités ?

— Comme les gens viennent ici pour s'amuser, ils croient qu'il en est de même pour nous, m'a dit l'un d'eux. Loin de là. Savez-vous que nous sommes ici à sept heures du matin, pour en repartir à minuit, et que durant toute cette longue journée nous ne cessons pas de travailler ? C'est à peine si l'on peut manger en hâte à midi. Et je vous assure que ramer toute la journée dans des barques chargées de vingt personnes, par un soleil de juillet ou d'août, ce n'est pas un plaisir. Je ne dis rien du travail de l'hiver, quand il faut casser la glace et réparer les barques dans le vent de décembre... Après tout, c'est notre métier. Mais savez-vous combien nous gagnons ? On nous donne royalement cinq francs par jour. Vous avez compris ? Cinq francs par jour. Le reste doit nous être procuré par les pourboires des clients, et ceux-ci, bien souvent, ignorant notre ridicule salaire, ne nous donnent rien ou des pourboires minimes.

Je pense, amis lecteurs, qu'il m'aura suffi de vous signaler ce fait pour vous inciter à la générosité.

— Les lois sociales, reprit mon interlocuteur... Hum ! cela se traduit par une journée de repos tous les trois ou quatre mois, et par huit jours de vacances payées à raison de cinq francs par jour. Et pourtant, il serait possible à notre employeuse...

— Employeuse ?

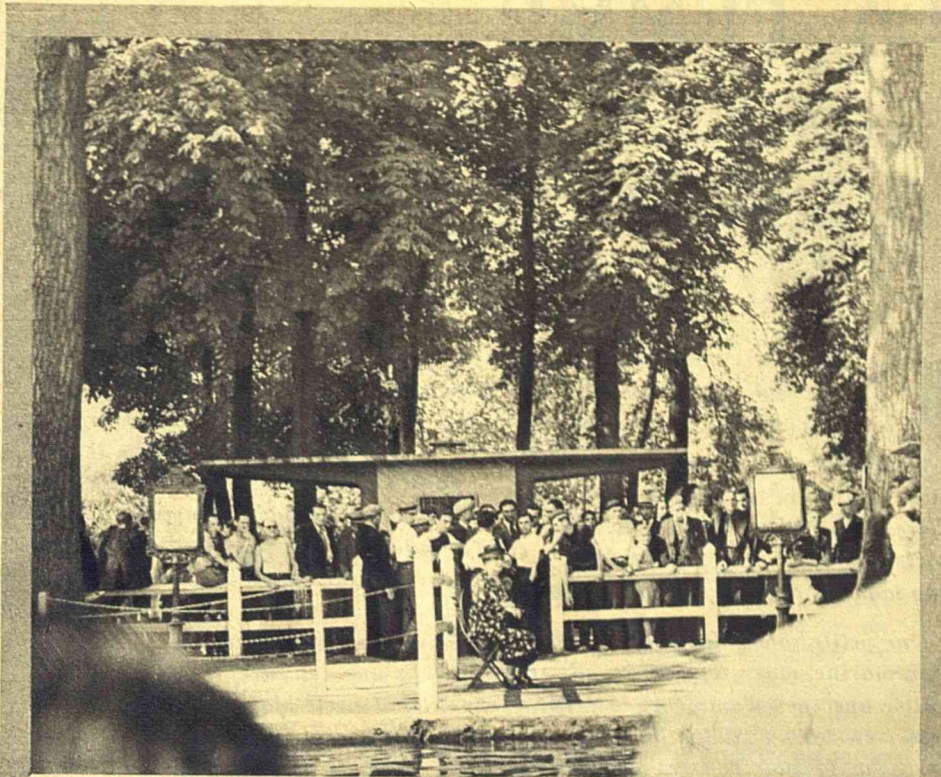
— Oui, les lacs du bois de Vincennes et de la Porte Jaune ont été concédés pour 25.000 francs par an à une dame, dont la famille a, d'ailleurs, la concession de ces lacs depuis soixante ans. On se demande d'ailleurs pourquoi ce privilège, alors que pas mal de gens ont déjà offert des sommes beaucoup plus élevées pour obtenir cette concession sans jamais y parvenir. Mais laissons... Le dimanche, sur le seul lac Daumesnil, les 80 barques rapportent plus de sept mille francs. Comptez combien cela fait par an, à quoi il faut encore ajouter la vente des permis de pêche, les droits de passage sur l'île, etc... On comprend alors mal que cette dame refuse de nous donner des salaires décentes. J'aurai tout dit, continua encore mon interlocuteur, en révélant encore que, tout comme le personnel des grandes usines, nous sommes soumis à la surveillance d'espions et de mouchards.

— Vous ne pouvez rien faire ?

— Nous sommes trop peu nombreux, et on nous aurait vite trouvés des remplaçants plus dociles si nous nous avisions de faire grève.

Et mon marinier cracha mélancoliquement dans l'eau.

Louis GERIN.



Il fait 36° à l'ombre et il faut attendre son tour devant le quai d'embarquement, tandis que des heureux voguent nonchalamment sur l'eau fraîche et se moquent bien des impatiences.



Attention à la chaîne et au récif. Il s'agit de savoir mener sa barque, même quand on porte un gilet.



Plions notre veste et mettons-nous à l'aise pour jouir plus commodément de l'eau qui rafraîchit et de la peine du copain.

LA FEMME

Robes de lainage

UNE petite robe... une robe indispensable et que nous espérons toujours avoir dans notre armoire.

Une petite robe... une robe seyante, mais sans être à la mode d'une manière exagérée, une robe qui peut se porter en taille, sous un manteau, avec une jaquette de fourrure ou de lainage.

Une petite robe... de coloris classique, bleu marine, marron ou noire, elle sera taillée avec peu d'ampleur, en crêpe de laine, en toile de laine, en jersey, ou en casha, et vous pourrez alors la porter à toute heure de la journée.

Le matin avec un feutre sport ou un bérêt, des gants au crochet avec le cache-nez assorti, une garniture blanche ou de n'importe quel coloris clair.

L'après-midi, sans aucune note claire, le foncé uni fait plus habillé, un petit chapeau sans bord, des gants de

daim beige. Si vous ne savez pas comment remplacer le col blanc, n'en mettez pas. Avec un décolleté au ras du cou, un simple clips fantaisie le remplacera avantageusement. Le dîner est là, vous sortez de votre travail. Vous avez le temps de passer chez vous, vous vous regardez dans la glace : votre petite robe si simple va devenir celle qu'il vous faut pour dîner chez vos amis : une ceinture de crêpe de chine taillée dans le biais, assortie au coloris de votre robe, nouée sur le côté, avec des pans assez longs; autour du cou, vous nouez un petit mouchoir de mousseline de soie, retenu sur le devant par votre broche; un chapeau de velours, des souliers de daim.

Une petite robe... vous l'avez si vous savez comme nous toutes l'apprécier à chaque instant.

ROUGE-GORGE.

CI-DESSUS :
A gauche : Robe de lainage écossais, verte avec rayures rouges et jaunes. Fermeture éclair. Petite écharpe en taffetas jaune. Les plis de la jupe sont piqués jusqu'à mi-hanches. Ceinture de cuir marron.
A droite : Une jaquette tricotée couleur écaille blonde sur une jupe marron. Echarpe verte.



Une robe de lainage en côtelé marron ; avec une jaquette, elle peut faire l'effet d'un tailleur, et si vous voulez lui donner un aspect tout à fait sport, elle peut se mettre également avec une cape en tweed mauve et beige. Ce modèle est de LUCEBER.

(Photo Dorvynne.)



Bon appétit!

VOUS aimez le poulet ? Roti, sauté, en cocotte, etc... Essayons de faire quelques recettes moins répandues, qui nous rendront sûrement service.

POULET 44

Faites rotir un poulet bien doré : vous devez, pour cela, le tartiner de beurre, le saler, le poivrer et le saisir sans le faire brûler au début, le tourner souvent et l'arroser pendant la cuisson. Vous ferez cuire à la poêle des saucisses de Cambridge (à défaut, prenez de la saucisse de Toulouse), puis vous ferez griller des champignons moyens de grosseur égale, autant que possible, vous ferez cuire à la poêle dans du beurre des queues de champignons que vous aurez hachées finement, et, au moment de servir, vous mettrez autour du poulet saucisses et champignons dans la sauce, servie en saucière, le hachis de queues, le tout très chaud.

POULET SAINT-HUBERT

Prenez un kilogramme de poulet coupé en morceaux. Faites-le revenir à l'huile d'olives, sans le faire roussir. Ajoutez deux gousses d'ail hachées finement, faites flamber au cognac. Coupez deux tomates épluchées en tranches. Salez. Poivrez. Laissez mijoter couvert une heure et demie environ. Prenez un quart de champignons sautés au beurre, 125 grammes d'olives vertes dessalées et dénoyautées, ajoutez au poulet. Laissez mijoter le poulet au milieu de la sauce et entourez-le avec des œufs frits, une personne : les œufs frits sont des œufs que l'on casse dans la grande friture où on les laisse cuire à peine deux minutes, que l'on sort à l'écumoire et que l'on égoutte sur une assiette avant de les glisser autour du plat. Intercalez entre les œufs des croûtons frits, saupoudrez de persil (proportions pour six personnes).

SAINT-ZITTE

SECOTINE COLLE TOUT
MÊME LE FER

LAINES

Petits conseils

AVEC votre tailleur sport, vous pouvez porter des bas de laine tricotés à la main et surtout des souliers à talons plats; les bas de soie seraient un non-sens, mais si vous les préférez aux autres faites-vous des guêtres de laine également tricotées à la main, assorties au coloris de votre costume. Si vous avez la jambe très mince, ces guêtres pourraient au contraire être de coloris violents assorties alors à votre écharpe à vos gants.

VOTRE petite calotte de laine de cet été n'est plus à la mode, elle est trop plate; pour changer sa ligne : cousez au milieu de ce lot un gland fait en gros fil de soie.

POUR porter sous votre costume de sport, faites-vous une blouse culotte, taillée en une pièce; si vous avez encore l'occasion d'aller la campagne vous serez alors en short, sans avoir à vous changer.

POUR que votre jupe de laine se déforme moins vite, faites-vous un petit fond en crêpe de Chine jusque sous les hanches, votre tissu simple ne se déformera pas si vous restez longtemps assise; si cela arrive malgré tout, rentrez le tissu au fer au lieu de rectifier la jupe.

VOTRE jaquette de laine tricotée à la main se roule du bord, borde-la avec un morceau du tissu de votre jupe tout autour, vous aurez ainsi deux jaquettes pour la même jupe.

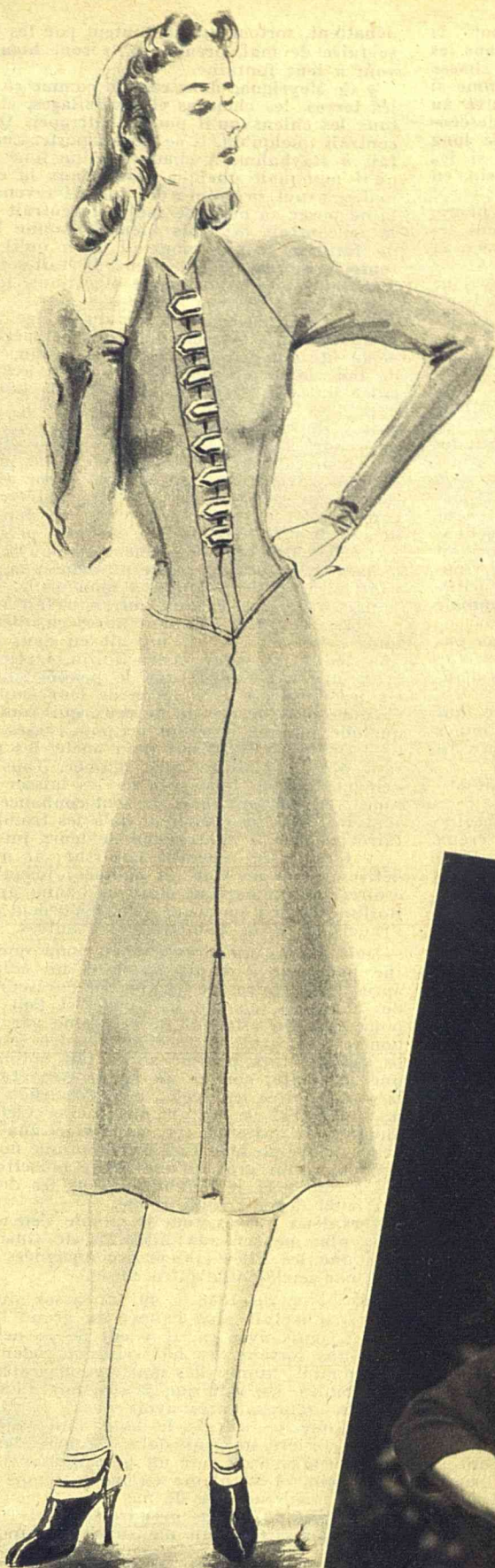
Le Pull-Over

LE pull-over en laine tricoté, a tous les avantages : il est confortable, pratique, bon marché; il ne se frippe pas ; il se fait dans des coloris seyants. Suivant l'épaisseur du pull-over, votre tailleur est tantôt un tailleur d'été, tantôt un tailleur d'hiver. En voyage, il vous évite d'emporter votre gros manteau, si encombrant. Vous le sortez de la valise, prêt à être mis, sans avoir à faire du repassage, comme c'est le cas pour les blouses.

Un pull-over peut être « habillé » s'il est sans col, avec l'encolure au ras du cou : vous le porterez avec un ou deux clips, ou un petit mouchoir de mousseline noué autour du cou.

Spécialement agréable est le pull-over en laine fine. On le porte avec le même plaisir en été et en hiver. Il est surtout à recommander dans la montagne, où les soirées sont froides, même en été, et les changements de température très brusques.

Et puis, il y a l'amusement à le tricoter soi-même.



CI-DESSUS :

Au milieu : Un modèle parfaitement classique en lainage noir. Il est entièrement taillé dans le biais, la jupe forme un pli creux sur le devant et peut se porter avec ou sans ceintures ; les agrafes sont en métal doré ou argent, les manches montées en kimono.

A gauche : Un ensemble de lainage noir ; la garniture est en foulard à pois noir et blanc, la ceinture est en cuir noir et blanc. CARVEN.

(Photo Dorvyne.)

A droite : Robe tricot main en laine marron, filet blanc. KOSTIO DE WAR.

(Photo Diaz.)



Essayons de faire un service.

la, le tartiner au début, le ferez cuire à la saucisse yens de grosse ns du beurre t, et, au moment champignons tout très cha

revenir à l'hu il hachées fin ées en tranch ie environ. P grammes d'oli uissez mijoter ufs frits, un dans la gran l'on sort à l'é es glisser aut poudrez de pe

SAINTE-ZITTE

LE TOUT LE FER

LE MOULIN DU FRAU

(Suite de la page 17.)

— Après avoir passé du couchant au levant, la chasse se mit à tourner, à tourner, en faisant dans les airs un tapage d'enfer, comme si la bête de chasse fut presque forcée. Le bruit se rapprochait comme si elle descendait à terre; et, en effet, étant rentré au moulin, j'entendis par la fenêtre qu'elle était descendue à quatre ou cinq portées de fusil d'ici, le long de la rivière, et le bruit augmentait comme si les chiens avaient pris la bête et la déchiquetaient en hurlant.

« Le lendemain je fus voir par là de bonne heure, et je trouvai la terre de Chabanou, nouvellement semée, toute piétinée par les chiens et les chevaux, et les raves à côté toutes fourragées.

— Tout de même ! dirent les gens ensemble, il ne ferait pas bon se trouver sur le passage de la chasse ! et, ajouta un autre, d'un peu plus, Gustou, tu t'y trouvais.

— Tout ça pour un troupeau d'oies sauvages, dit Lajarthe à mon oncle.

Mais tous les énoisseurs protestèrent contre cette explication; ils aimaient bien mieux que ce fût la chasse fantastique.

Cependant, on avait fini d'énoiser, et on mettait les nougaillons dans les sacs, et les coquilles dans des paillasons pour les monter au grenier; ça sert à allumer le feu l'hiver. Quand tout fut ôté, on appareilla la grande table pour souper. Il était onze heures et demie, il était temps. Comme d'habitude, lorsqu'on énoise, il y avait des haricots qu'on mangeait avec des bons millassous faits par la Mondine, tandis qu'on travaillait. Avec ça, du bon petit vin pétillant qu'on versait à pleins verres, et tout le monde était content.

— Ah ça mais, dit quelqu'un, Gustou, tu n'as pas parlé du Lébéro ?

— Laissez là le Lébéro, dit Lajarthe, parlons d'autre chose, n'est-ce pas, Sicaire ?

— Mon pauvre Lajarthe, dit mon oncle, il me faut bien laisser mes voisins qui sont venus me donner un coup de main, s'amuser à leur façon; ce soir, tu n'y ferais rien.

— C'est ça ! c'est ça ! parle du Lébéro, Gustou. Et voilà Gustou parti.

— Vous connaissez tous, dit-il, cette vieille fontaine bâtie en gros quartiers et entourée de saules creux où nichent les chouettes, qui se trouve derrière Puygolfier, au nord, au fond de la grande combe entourée de bois, où est le pré de Migot. Vous avez vu que l'eau coule, de la fontaine à moitié écrasée, dans un bassin carré, où les gens du château lavaient autrefois la lessive, mais qu'ils ont abandonné depuis longtemps que l'endroit est mal fréquenté.

« L'eau n'est pas sale, mais avec ça elle paraît noire et c'est à peine si on peut se mirer dedans. Eh bien ! c'est là que les lébéro, quand il y en a dans le pays, viennent changer de peau. Le dernier lébéro connu, c'était Meyrignac, qui demeurait dans cette maison seule que son père avait fait bâtir dans les friches, près du sol de la dime. La raison pour quoi l'ancien Meyrignac avait fait bâtir dans cet endroit perdu, c'est que les gens ne l'aimaient pas, parce que c'était un ancien curé qui, à la Révolution, avait posé sa soutane, et s'était marié. Avec ça, il était sorcier, et j'ai ouï dire à des anciens qu'il avait le pouvoir de faire grêler en battant l'eau d'une fontaine, et de jeter des sorts sur les gens et les bêtes. Mais quoiqu'on ne l'aimât pas, on ne lui disait rien parce qu'on en avait peur.

« Pour le fils, c'est une chose sûre et certaine qu'il était lébéro. Raynalou, le marguillier d'avant celui d'à présent, qui le détestait plus encore que les autres, parce qu'il entendait quelquefois son curé dire que c'était un coquin bon à traquer comme un loup qu'il était, l'avait épié et l'avait vu à la Font-Close donc, une nuit, entrer dans l'eau du bassin et la batre un moment, puis après sortir de l'autre côté, habillé d'une peau de loup que le Diable lui avait baillé. Raynalou avait bien apporté son fusil pour lui tirer dessus; mais quand il vit cette bête trotant à quatre pattes dans la combe et venant vers la lisière du bois où il était caché, il avait eu tellement peur qu'il l'avait manquée, et s'en était engalopé laissant la son fusil. Mais le Lébéro l'avait facilement attrapé, lui avait sauté à la chèvre morte sur les épaules, et s'était fait porter une grande heure de chemin, de manière que le pauvre marguillier était rentré chez lui à moitié crevé.

« Il faut vous dire que ceux qui sont lébéro, ça les prend la nuit, lorsque la lune vient pleine. Ils se

débattent, sortent du lit, sautent par les fenêtres sans se faire de mal, preuve qu'ils sont bien lébéro, et vont à leur fontaine.

« Ce Meyrignac donc courait comme ça la nuit dans les terres, les chemins et les villages, et il mangeait tous les chiens qu'il pouvait attraper. Quand il rencontrait quelqu'un, il se faisait porter comme il avait fait à Raynalou. A chaque pleine lune on était sûr qu'il manquait quelque chien dans la commune. Le matin, avant la pointe du jour, il revenait à la fontaine poser sa peau de loup, et rentrait chez lui. On le rencontrait des fois bien de bonne heure, rendu de fatigue, ce qui montrait bien qu'il avait couru toute la nuit après les chiens. Il était souvent malade aussi et il avait de fausses digestions, lorsqu'il avait mangé quelque vieux chien trop dur.

« Une nuit, en passant près du village de La Brande, il attrapa un coup de fusil qui l'empêcha de sortir, et le fit boiter assez longtemps. Enfin, il est au su de tout le monde qu'il creva après avoir mangé le chien du métayer de M. Lacaud, à la Bouyssonie, qui était très vieux. On trouva même chez lui une des pattes du chien qu'il avait vomie, mais il n'avait pu rendre l'autre, c'est ce qui l'avait étouffé.

« Tout ce que je dis là ce n'est pas des menteries, et vous savez tous que le curé Pinot dit qu'un être comme ça ne pouvait pas être enterré comme un chrétien. C'est pour ça qu'on l'a mis dans un trou en dehors du cimetière, le long du mur, près de la porte.

— Et c'était tout bonnement un pauvre malheureux malade de la vessie, qui se promenait la nuit ne pouvant dormir, dit Lajarthe à mon oncle.

Mais aller dire ça aux autres, c'était inutile.

— Ça n'est pas étonnant après ça, disait Lajarthe, que le 10 décembre il n'y ait eu dans la commune que deux voix pour Ledru-Rollin, la tienne, Sicaire, et la mienne. Faut-il que le peuple soit innocent ! Où les mènera-t-il le neveu de leur empereur ? Il y en aura plus de quatre de ceux qui l'ont nommé qui quelque jour en paieront les pots cassés.

— Que veux-tu, disait mon oncle, les pauvres gens sont plus à plaindre qu'à blâmer. Tous les gouvernements ont eu bien soin de les laisser dans l'ignorance; et ceux auxquels ils font confiance parce qu'ils sont instruits ne cherchent qu'à les tromper et à leur faire prendre le contre-pied de leurs intérêts.

— C'est vrai, répondit Lajarthe; il n'y a pas de bêtises qu'on ne leur ait contées; jusqu'à leur faire croire que Lamartine était la bonne amie du Dru-Rollin ! Et il y en a qui n'en démordent pas, le vieux Francillou de la Toinette, entre autres.

Mais tandis qu'après souper, mon oncle et Lajarthe parlaient à demi-voix dans un coin du foyer; après les histoires de Gustou, les énoisseurs chantaient des chansons, chacun la sienne, et l'on fit des jeux pour rire. On attachait une pomme par un fil à une poutre d'en haut, et après avoir bien tordu le fil, on le lâchait et la pomme se mettait à tourner comme une pirouette, pendue au fil. Le jeu était d'attraper la pomme avec les dents, sans y toucher du tout avec les mains, et ce n'était pas facile. C'était aussi le moment de faire passer le cacalou aux filles : j'en avais trouvé un bien formé comme une noix ordinaire, mais pas plus gros qu'une petite noisette. Je le donnai à Nancy et je l'embrassai sur les deux joues, ce qui la fit devenir toute rouge.

Vers deux heures, tout le monde s'en alla en gaité, sans plus penser aux histoires de Gustou, d'autant plus que les filles étaient accompagnées des garçons qui leur parlaient d'autre chose.

Cet hiver de 1848 à 49 fut assez dur, par chez nous; ça n'était plus l'année du grand hiver, il s'en fallait, mais avec ça, il y eut de la neige assez, et les loups sortant des bois vinrent rôder la nuit sur les chemins, autour des maisons, et gratter à la porte des étables. Un soir que je revenais d'Excideuil, vers les dix heures, après avoir passé la Maison-Rouge, tandis que je suivais le long d'un bois, j'ouïs, un peu en arrière, un bruit dans le fourré. Je me retournai et je me trouvai un loup qui avait sauté dans le chemin, et se planta en même temps que moi. Il était à une vingtaine de pas : ah ! pensai-je, coyon que j'ai été de ne pas prendre le fusil ! Je me remis à marcher et le loup me suivit; lorsque je me retournai, je voyais ses yeux luire dans la nuit; quand je m'arrêtai il s'arrêtait, quand je repartais il repartait : je lui tirai des pierres, mais il ne s'en allait pas. On dit que les bêtes-là suivent les gens pour se jeter sur eux s'ils viennent à tomber; je le croisais assez. On a beau dire, c'est embêtant d'avoir

comme ça sur ses talons une sale bête qui épie le moment de vous attaquer, s'il vous arrive quelque chose. Moi, j'arrivai au Frau au bout de trois heures d'heure, toujours suivi par le loup. Aussitôt dans la cuisine, j'attrapai le fusil au-dessus de la cheminée et je sortis. Le loup s'était arrêté sur le chemin, une quarantaine de pas de la maison; quand il me vit armé, il jeta un hurlement, sauta dans la combe et gagna les bois.

Ce rude hiver donc, emmena quelques vieux. La Mondine tomba malade et ne bougeait plus du coin du feu, de façon que la Nancy venait tous les jours chez nous, pour faire les affaires, ce qui me plaisait fort. Et on ne pouvait pas dire autrement, sinon qu'elle était bien propre, vaillante et sachant faire tout à propos. Jusqu'à la Mondine, qui trouvait qu'elle faisait bien, chose extraordinaire, car les vieux se plaignent toujours des jeunes, surtout quand ils sont malades, parce que ça les rend de méchante humeur; mais aussi, Nancy avait bien soin d'elle, et la comblait toujours.

Le soir, après souper, quand tout était rangé en place, j'accompagnais Nancy jusqu'à la Borderie cause des loups, car il en venait rôder autour de la maison. Elle disait bien qu'elle n'en avait point peur, les ayant fait fuir plus d'une fois d'autour de se brebis, en tapant ses sabots l'un contre l'autre; mais moi je faisais celui qui n'est pas trop rassuré pour l'accompagner.

Nous causions en nous en allant, moi relevant le collet de mon sans-culotte, et Nancy sous une capuche de grosse laine. Nos sabots menaient grand bruit sur la terre gelée, mais ça ne nous empêchait pas de nous entendre. Un soir, en arrivant à sa porte, je l'embrassai par surprise; elle ne fit pas comme des filles qu'il y a, qui donnent des gifles, elle ne dit rien, mais le lendemain lorsque je voulus recommencer, elle était sur ses gardes et me dit en riant qu'il ne fallait pas s'embrasser si souvent.

Notre pauvre Mondine resta comme ça quelques temps à traîner dans le coin du feu, chafrouillant dans les braises avec un bâton, mais enfin il lui fallut se mettre au lit. Elle n'avait pas voulu voir de médecin jusque-là, disant que ça passerait, mais quand elle fut au lit, nous fîmes venir le médecin de Savignac qui nous dit en partant qu'il n'y avait point de remède, et qu'elle achèverait de s'en aller tout doucement.

Quand elle se vit au lit, la Mondine connut bien que c'était sa fin, et elle nous dit de faire venir le notaire pour arranger ses affaires.

M. Vigier, de Saint-Germain, vint en effet le lendemain avec ses témoins, et fit le testament. Après qu'il fut parti, la Mondine me fit demander, et, quand je fus là, près de son lit, elle me dit que n'ayant sur terre aucun parent, vu qu'elle n'avait connu ni père ni mère, elle me laissait tout ce qu'elle avait, ne me demandant que deux choses : la première, d'être enterrée auprès des Nogaret, puisqu'elle avait vécu auprès d'eux toute sa vie; et la seconde, de lui faire dire une messe tous les jours de bout de l'an de sa mort.

Je lui promis tout ça et je la remerciai, comme bien on pense. Alors elle ajouta que ce qu'elle en faisait, c'était pour me faciliter à me marier, si je venais à aimer une fille plus riche que moi; ou bien pour n'être pas obligé de regarder à quelque millier d'écus pour prendre une fille à mon goût.

Après cela, elle me demanda d'aller quérir le curé Pinot. Je l'embrassai, et j'y fus.

Eugène LE ROY. (A suivre.)

L'EXPOSITION INTERNATIONALE 1939

à l'ombre des gratte-ciel, NEW-YORK vous propose une image du MONDE de DEMAIN

(Suite de la page 5.)

On construira une ville dans le style de l'an 2.000 avec ses maisons, ses appartements, ses boutiques, ses théâtres et avec sa population. On n'a pas oublié les enfants pour lesquels l'Exposition offrira de nombreux théâtres de marionnettes, des châteaux enchantés, des ateliers de construction, des parcs de jeux, des bibliothèques et des voyages circulaires. Les grands enfants qu'on appelle les adultes pourront eux aussi s'amuser à leur aise dans un établissement féérique appelé « l'Eden des amusements », situé auprès d'un des lacs artificiels, « the biggest in the world ». Les gens sérieux pourront se retirer dans le « Temple de la Religion ». L'Homme de Verre de l'Exposition de

Paris sera surpassé par le squelette parlant qui racontera à tous les visiteurs ce qu'il faut savoir sur son ossature.

A part un parc d'automobiles de 70.000 places, il y aura un hangar pour avions et un bassin d'amerrissage pour hydravions, enfin un port pour yachts.

Tout ce que l'on vient d'énumérer est dans les projets des organisateurs. Si on en réalise la moitié, ce sera toujours, disent les Américains, une Exposition remarquable.

S. WOOD.

Copyright by REGARDS et Lutetia Press.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois : 18 fr. - 6 mois : 32 fr.
Un an : 58 fr.

Pays de l'Union postale :
6 mois : 42 fr. - Un an : 78 fr.

Autres pays :
6 mois : 54 fr. - Un an : 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS

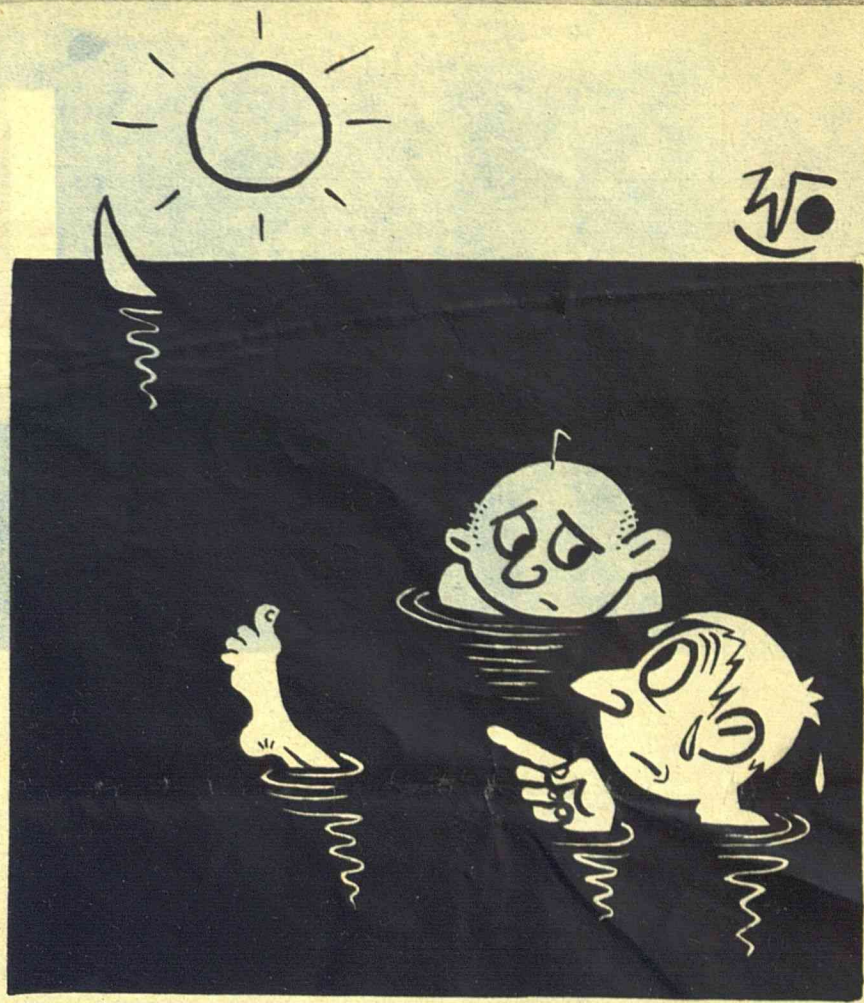
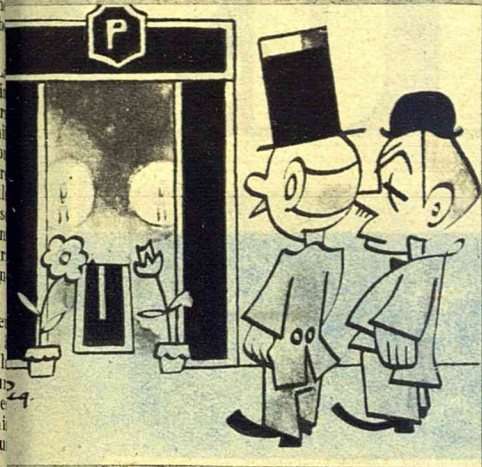
SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-566 B

53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e

Téléphone : TAITBOUT 56-87

Chèque postal : PARIS 1715-54

Humour

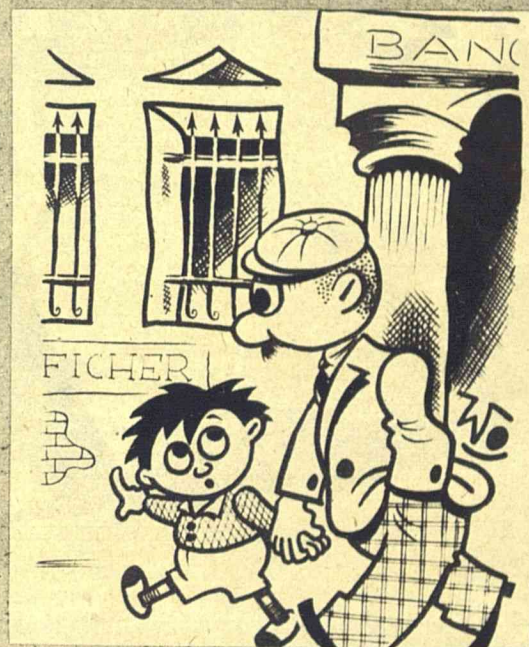


SUPREME DECORATION
— Ouvrez type ! lui qui toute sa vie a désiré une décoration !

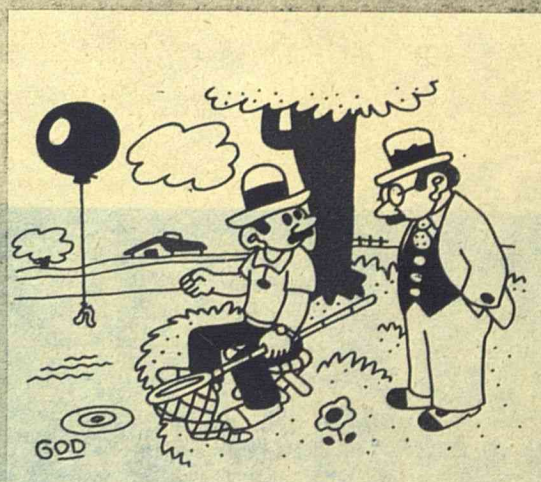
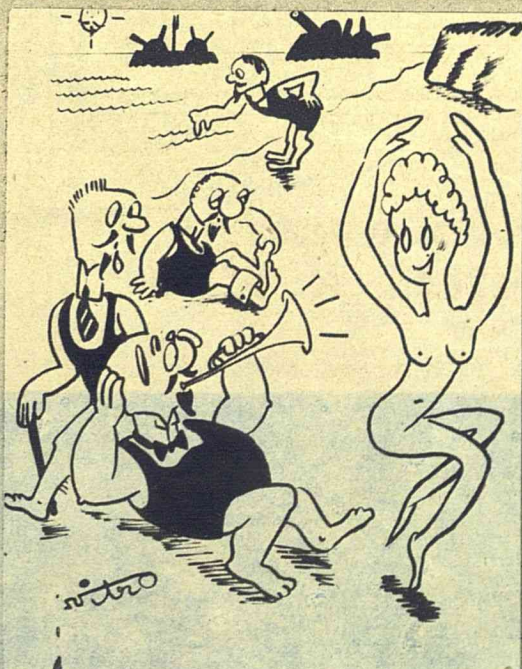
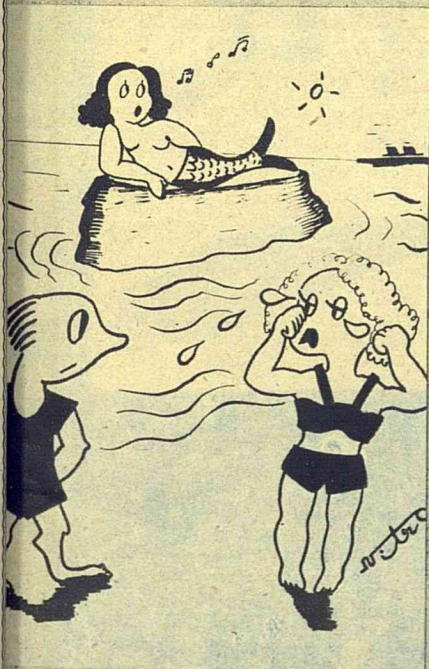
— Enfin on a arrêté un cogoulard.
— Autrement dit, tu veux te faire cofrer pour bruits alarmistes.



— Et vous êtes sûr que ce n'est pas à vous ?



— Dis papa, pourquoi qu'les banques ont des barreaux aux fenêtres.
— C'est pour que les banquiers s'y habituent.



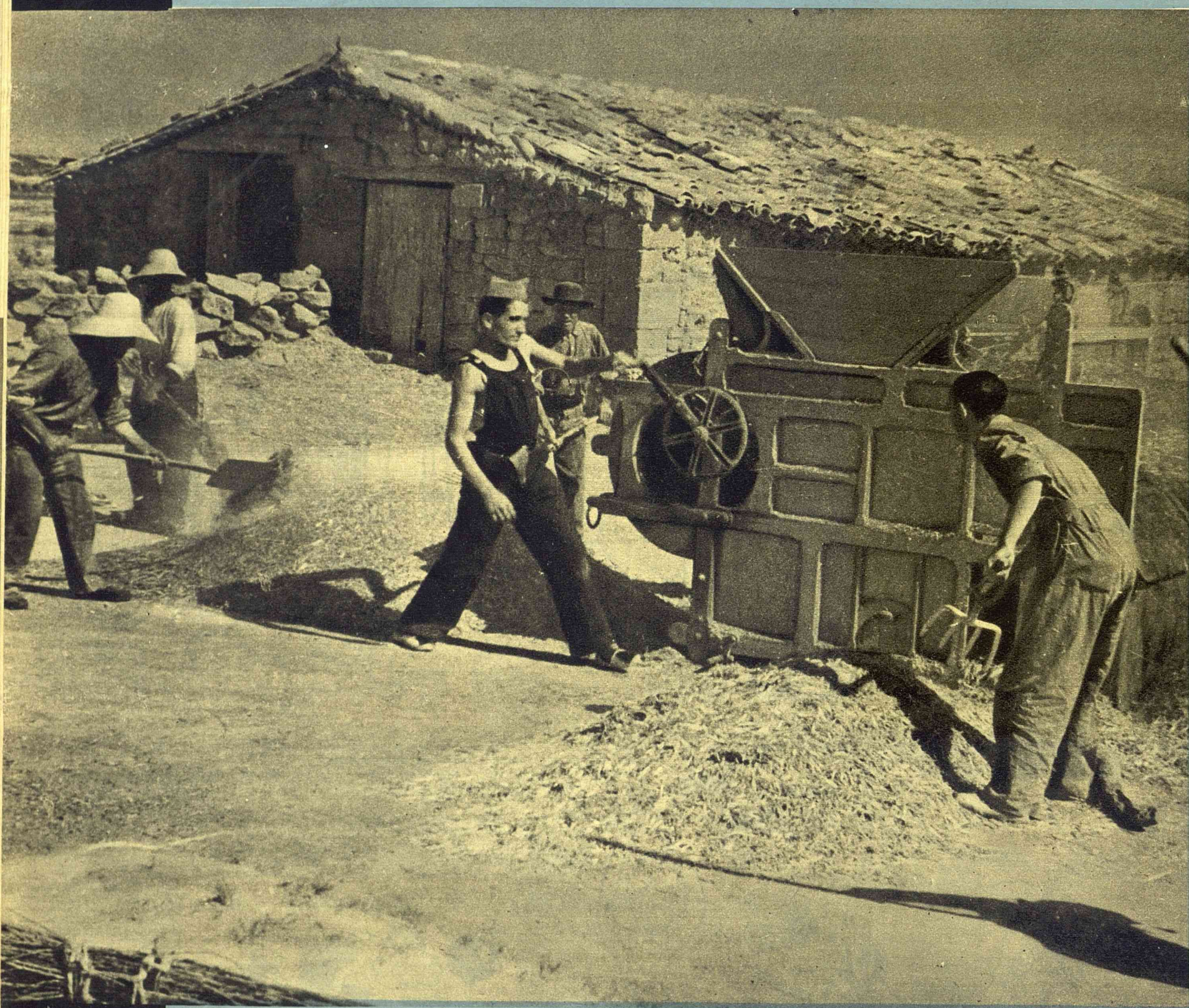
— Je veux un maillot de bains comme cette demoiselle, no !...

Plage française vue par la presse italienne (version convenable).

J'ai adopté ce système pour la pêche au poisson volant.

1fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards



En Espagne

BLÉ NOUVEAU, FORCES NOUVELLES

par Ilya EHRENBOURG